

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

() L E ()

CANADA ARTISTIQUE

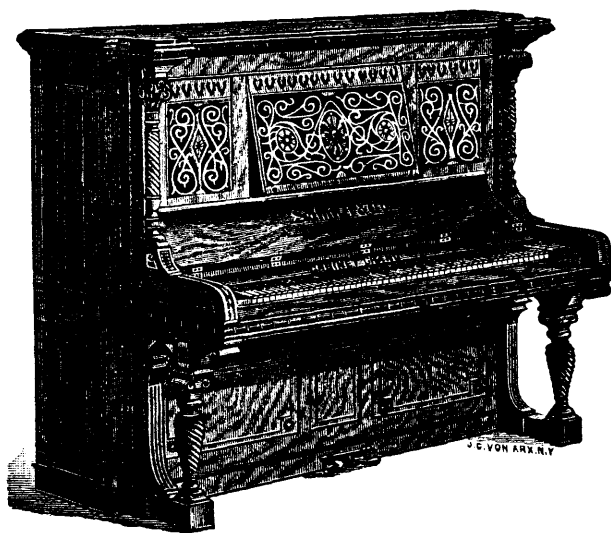
MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

A. FILIATREAU, EDITEUR, BOITE P.O. 324, MONTREAL.

JANVIER 1890.

Adoptés aux Couvents de VILLA MARIA, SACRÉ-CŒUR (Manhattanvill.),
 VILLA DE SALLIES (Long Island), Couvent de SOREL, de la
 CÔTE ST. PAUL, ACADEMIE ST. PATRICE, ETC. AU
 COLLÈGE DE MONTRÉAL, RIGAUD, ETC. AU CABINET
 DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTRÉAL.



Egalement adoptés aux principaux Théâtres, tels que : FIFTH AVENUE
 THEATRE, de New York, COMEDY THEATRE, PARK THEATRE,
 NEW PARK THEATRE, au JARDIN D'HIVER, enfin dans
 tous les principaux THÉÂTRES et SALLES DE
 CONCERT d'Amérique.



Adoptés aux Conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, Vogt's Conservatory,
 New-York College of Music, Etc., Etc.

Tous les connaisseurs s'accordent à dire que le PIANO SOHMER est le meilleur instrument du monde entier.

SEULS AGENTS

LA VIGNE & LAJOIE,

MARCHANDS DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE,

1657 RUE NOTRE-DAME, - - MONTREAL.

NOUVEAUTÉS MUSICALES.

MUSIQUE VOCALE

(AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.)

| | |
|--|-----------|
| PLUS D'AMOUR, PLUS DE ROSES. Prince Gustave de Suède, - - - - | 30 cents. |
| VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS (Poésie de Victor Hugo) | 40 " |
| DIS MOI, PETIT OISEAU, (Abt.) - - - - - | 35 " |

VENANT DE PARAÎTRE

8 MÉLODIES

Musique de ERNEST LAVIGNE.

| | |
|---|-----------|
| 1.—L'ADIEU DU MATIN,—Poésie de ROCHE, - - - - | 30 cents. |
| 2.—LES HIRONDELLES,—Poésie de FLORIAN, - - - - | 30 " |
| 3.—JE T'AIMERAI, - - - - - | 25 " |
| 4.—CHANSON D'AMOUR,—Poésie de VICTOR HUGO, - - - - | 30 " |
| 5.—LA FLEUR DU SOUVENIR, - - - - - | 50 " |
| 6.—LA FONTAINE AUX PLAINTES,—Poésie de EMILE DESCHAMPS. - - - - | 25 " |
| 7.—SUZETTE ET SUZON,—(Chansonnette)—VICTOR HUGO, - - - - | 25 " |
| 8.—LE PETIT DOIGT DE LA MAMAN,—(Chansonnette pour les petits enfants.) - - - - | 20 " |

 **LES 8 REUNIES, Net - \$1.00.**

Expédié franco sur réception du prix marqué.

MUSIQUE DE PIANO

Les morceaux suivants ont été exécutés avec un immense succès par "La Bande de la Cité" au **PARC SOHMER.**

| | |
|---|-----------|
| AUX TROIS SUISSSES—Polka. BONNECHOPE, - - - - - | 25 cents. |
| VERT GAZON—Mazurka. BACHMANN, - - - - - | 50 " |
| LA PETITE BAVARDE, ELLENBERG, - - - - - | 50 " |

 **LES 3 RÉUNIS, Net - \$1.00**

EXPÉDIÉS FRANCO.

LAVIGNE & LAJOIE, Editeurs,
1657 rue Notre-Dame, - MONTREAL.

—) LE (—

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

Vol. 1

JANVIER 1890

No. 1



ERNEST LA VIGNE

Canada Artistique

A. FILLATREAU, Editeur.
BOITE 324, B. P.

SOMMAIRE

TEXTE :—Biographie : Ernest Lavigne—Hors du Canada : Lettre de Paris—Nos Sociétés Musicales : La Société Philharmonique Canadienne-Française ; La Société Chorale de Longueuil—Nos Collaborateurs—Étude de mœurs : L'Anglomanie—Pour les Dames : L'art de décorer sa maison—Causerie : Parisiens et parisiennes—Nouvelle : La première absence—Boutade : L'É muet—Musique nouvelle—Roman : Double Conquête.

MUSIQUE : Loin du Bal, Valse pour piano, Gillet—Le Pays des Rêves, Ernest Lavigne.

PORTRAIT—Ernest Lavigne.

BIOGRAPHIES

ERNEST LAVIGNE

Nous croyons faire plaisir aux abonnés du CANADA ARTISTIQUE en publiant le portrait de M. Ernest Lavigne, et l'accompagnant de quelques notes biographiques.

Le sympathique et populaire directeur de la Musique de la Cité, l'audacieux organisateur des concerts du Parc Sohmer, malgré son air italien, n'en est pas moins né à Montréal le 17 décembre 1851.

Il faut, je suppose, attribuer cet air à son contact prolongé avec les enfants d'Italie, dont il parle parfaitement la langue.

Parti pour Rome en 1868 avec le 4^e détachement des Zouaves Pontificaux, il passa un mois à Rome, 40 jours au Camp d'Annibal ; de là à Monte Rotondo et Mentana pendant quelques mois ; entra ensuite dans la musique des Zouaves à Rome, musique composée de 60 musiciens, et devint premier cornet l'année suivante, malgré les nombreux gagistes de Naples et d'autres villes d'Italie. M. Lavigne fut choisi pour faire partie des 20 musiciens de l'orchestre organisé pour les soirées, données alternativement, tous les lundis, chez la Duchesse Salviati, et la Princesse Altieri.

Le colonel, aujourd'hui général, de Charette, était l'organisateur des soirées chez la Duchesse Salviati, sa belle-sœur.

Resté à Rome cinq jours après l'entrée des Italiens, le 20 Septembre 1870, M. Lavigne ne fut pas fait prisonnier ; il se rendit à Naples où il séjourna 12 mois ; parcourut ensuite l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la France, l'Angleterre, le Danemark et la Norvège.

En 1873 il vint à New-York, joua à Philadelphie et Boston et nous arrivait à Montréal vers la fin de 1874.

D'ici il gagna Québec, où il passa 15 mois chez son frère, Arthur Lavigne, marchand de musique.

Il organisa des concerts à Québec et dans les villes environnantes ; il créa les fanfares de l'Union Musicale de Québec, de St. Patrice, de St. Roch, de Ste. Foye, de Lorette, de St. Joseph de Lévis, de St. Henri de Lauzon, de Rimouski, etc.

En 1876, il épousa Mademoiselle Pouliot de l'Islet, parti pour Philadelphie où il passa 2 mois ; retourna à New York où il joua dans plusieurs concerts, et revint à Montréal en 1877 pour se livrer au commerce de la musique.

Il se fit entendre dans maintes circonstances, et quelques mois après son arrivée, on lui offrait la direction de la Musique de la Cité, qu'il accepta et conserva depuis cette époque.

Grâce à ses soins habiles, ce corps de musique fit en peu de temps des progrès immenses ; il s'inscrivit pour le grand concours de toutes les fanfares du Canada, annoncé pour mai 1878, au Victoria Skating de Montréal ; remporta les deux premiers prix dans les concours des musiques indépendantes et des musiques militaires : concours auxquels prirent part les principaux corps du Canada, la Batterie A, la Batterie B, le 7^e de Londres, le 46^e de Hamilton, les Gardes d'Ottawa, etc., etc.

Les deux premiers prix consistaient en \$1,200, deux drapeaux, et une quantité de cadeaux offerts par diverses sociétés. M. Lavigne s'était aussi fait inscrire pour le concours de cornet ; mais il n'eut pas de concurrent, et remporta les premiers prix destinés au vainqueur : un cornet doré et gravé offert par la maison Lecompte & Cie., de Paris, et un cornet de même valeur, cadeau de la maison Conn & Cie., de Elkhardt, Indiana.

L'année suivante, M. Lavigne inaugura, avec la Musique de la Cité, les concerts en plein air au Jardin Viger, les excursions en bateau à la lumière électrique, etc.

En 1881, il s'associa à M. L. J. Lajoie pour le commerce de pianos et de musique.

Cette maison fit venir une quantité d'artistes étrangers parmi lesquels la fameuse "Bande Gilmore."

Enfin, le printemps dernier, la maison Lavigne & Lajoie acheta la propriété connue aujourd'hui sous le nom de "Parc Sohmer ;" et M. Lavigne fit preuve de beaucoup d'esprit d'entreprise en faisant venir une vingtaine d'artistes étrangers pour ajouter à la Musique de la Cité, et donna deux concerts par jour durant la saison d'été 1889.

M. Lavigne s'est aussi livré à la composition, et a publié une quarantaine de mélodies, romances et chansonsnettes qui font honneur à son talent, et sont justement appréciées par les connaisseurs.

M. Lavigne doit bientôt partir pour l'Europe : il visitera l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne et l'Autriche, et choisira parmi les plus grands artistes, lesquels se joindront à la Musique de la Cité pour une tournée artistique au Canada et aux Etats-Unis, avant de reprendre les concerts du Parc Sohmer.

Tout le Canada doit se montrer reconnaissant envers un musicien dont les efforts tendent à l'avancement de la musique.

Quant à nous, nous lui souhaitons un bon et heureux voyage, espérant qu'il trouvera des artistes selon son désir, et que nous aurons souvent encore l'occasion d'applaudir à ses succès : succès si bien mérités par son travail intelligent, son ardente activité, et les efforts constants qu'il fait pour procurer à ses concitoyens de la belle et bonne musique, et des endroits délicieusement choisis pour aller l'entendre.

TANCRÈDE TRUDEL.

Cette livraison du CANADA ARTISTIQUE contient une des plus jolies mélodies que M. Lavigne ait encore composées, intitulée : "Le pays des rêves."

HORS DU CANADA

EMILE AUGIER ET SES ŒUVRES

PARIS, le 16 décembre 1889.

MON CHER DIRECTEUR,

Comme vous l'avez appris par les dépêches et les journaux, Emile Augier, qu'on a si souvent appelé le Molière du dix-neuvième siècle, est mort à la fin d'octobre, âgé de 70 ans, ayant conservé, malgré les plus cruelles souffrances, sa pleine connaissance.

L'œuvre d'Emile fut aussi glorieuse que féconde. Depuis la *Ciguë*, deux actes en vers représentés à l'Odéon en 1844, avec un tel succès que son nom fut désormais célèbre, jusqu'aux *Fourchambault*, 1878, — son dernier chef-d'œuvre, il a fait jouer vingt-cinq pièces, drames, comédies, opéras et vaudevilles.

Rappelons-en quelques-uns : *Ciguë* (Odéon, 1844) ; le *Joueur de Flûte* (Théâtre-Français, 1850) ; *Philiberte* (Gymnase, 1853) ; le *Centre de M. Poirier* (Gymnase, 1854) ; le *Mariage d'Olympe* (Vaudeville, 1856) ; les *Lionnes Pauvres* (Vaudeville, 1858) ; les *Effrontés* (Théâtre-Français, 1861) ; le *Fils de Giboyer* (Théâtre-Français, 1862) ; *Paul Forestier* (Théâtre-Français, 1868) ; *Madame Caverlet* (Vaudeville, 1876) ; les *Fourchambault* (Théâtre-Français, 1878).

Le *Mariage d'Olympe* ne put jamais réussir, la brutalité du dénouement — le fameux coup de pistolet — irrita constamment le public. Emile Augier acceptait modestement ce jugement un peu sévère. "Non, disait-il à ceux qui prenaient parti pour lui contre les spectateurs, n'insistez pas : on n'a jamais raison contre le public."

Qui ne se rappelle les luttes, les colères que soulevèrent les *Effrontés* et, surtout, le *Fils de Giboyer*, où se trouvait une satire brutale contre les cléricaux et contre un célèbre journaliste religieux : Louis Veuillot ? Les salles de spectacle, en province surtout, devenaient de véritables champs de bataille, où catholiques et libres-penseurs en venaient tous les soirs aux mains. L'empire, qui venait de faire la guerre d'Italie, et qui ne croyait plus avoir besoin de ménager les catholiques, prenait parti pour les applaudisseurs de Giboyer, et les catholiques, ridiculisés et insultés sur la scène, étaient finalement empoignés par la police, traduits devant les tribunaux, et régulièrement condamnés. On ne peut encore comprendre les motifs qui inspirèrent à Emile Augier ces attaques si injustes.

Dans les deux dernières œuvres d'Emile Augier : *Mme Caverlet* et les *Fourchambault*, la sympathie, la pitié ouvrent la source des larmes et les font couler à grands flots. Des mots magnifiques y éclatent, tels : "Efface !" dans les *Fourchambault*, dit par le fils naturel, tendant au fils légitime, pour qu'il l'embrasse, la joue qu'il vient de souffleter ; tels dans *Mme Caverlet* : "Ensemble !" dit par les deux amants voulant mourir plutôt que d'être séparés.

Depuis les *Fourchambault*, 1878, Emile Augier, bien que dans la plénitude de son talent, n'a plus rien donné au

théâtre. Il s'était promis de quitter le public avant que le public ne s'éloignât de lui. Il s'est tenu parole. Cette résolution qui nous a privés de quelques œuvres remarquables, Emile Augier l'avait peut-être prise à la suite du fait suivant : Il se trouvait un jour en conférence avec le directeur d'une scène parisienne, quand l'huissier entra et remit à celui-ci la carte d'un visiteur. Après y avoir jeté les yeux, le directeur dit avec un geste d'impatience : "Répondez que je ne puis pas recevoir," et en grommelant : "Il m'ennuie à la fin, ce monsieur." Ce monsieur, c'était *Scribe* !

* * *

La lutte pour la vie, tel est le titre du drame en cinq actes que M. Alphonse Daudet vient de faire représenter au Gymnase, et qui, hâtons-nous de le dire, a obtenu un grand succès.

Paul Astier, architecte, lancé dans la politique, a fait, par spéculation, un mariage scandaleux en épousant une femme fort riche, de beaucoup plus âgée que lui : la duchesse Padovani. Des spéculations malheureuses ayant ruiné la duchesse, Paul Astier n'a plus sur les bras qu'une femme sans argent qui ne peut être qu'un obstacle à sa fortune. Il n'hésite pas un instant, il se débarrassera de sa femme par le divorce.

Mais, malgré ses souffrances, malgré sa jalousie en apprenant que son mari a séduit une toute jeune fille, sa lectrice, Lydia Vaillant, la duchesse ne veut pas consentir au divorce. Paul Astier, le *Struggle-for-lifer*, va chercher un autre moyen de se débarrasser de sa femme. Il est pressé, car une riche héritière dont il convoite la main et la dot pourrait lui échapper.

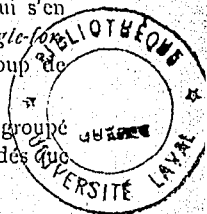
Lydia Vaillant lui fournit le moyen qu'il cherche. Affolée par son déshonneur et les trahisons de son amant, la pauvre enfant vient s'empoisonner chez Paul. Il lui a arraché le flacon des mains : Trop tard. Il reste cependant assez de poison pour tuer une autre vie. Et alors en présence de ce flacon, Paul Astier, en proie à la suggestion, attiré et fasciné par la vue du poison, conçoit la pensée du crime, et est déjà criminel d'intention.

La duchesse, dans la soirée, ayant demandé un verre d'eau, son mari va le chercher et le lui rapporte après y avoir versé le poison. Au moment où la duchesse va boire, Paul pousse un cri qui l'arrête. Leurs regards se croisent ; elle a deviné l'assassin.

Devant ce crime, la duchesse au lieu de crier à l'assassin, pardonne à Paul, et lui promet de consentir au divorce pour l'empêcher de devenir tout-à-fait criminel. L'amour maternel prend alors le dessus dans son cœur. "Arrête, Paul, lui dit-elle, arrête ! ne te souilles pas de ce crime. Je m'efface ! Tout ce que tu voudras, la liberté, le divorce ; mais pas de crime ! On t'arrêterait ! On te tuerait ! Ne cause pas cette dernière douleur à ta mère !"

Le dénouement, c'est le père de Lydia Vaillant qui s'en charge ; il termine la brillante carrière de ce *Struggle-for-lifer*, ou plutôt de ce bandit, en le tuant d'un coup de pistolet.

A côté de Paul Astier, M. Alphonse Daudet a groupé quelques autres jeunes, aussi corrompus et aussi décidés que



lui à tout faire pour parvenir. A-t-il voulu dire que tous les jeunes sont comme ça, ou du moins qu'il y en a beaucoup comme ça? Ce n'est pas possible; M. Alphonse Daudet est un trop profond observateur, il connaît trop la société dans laquelle il vit pour ne pas savoir que si beaucoup de gens dans la lutte pour la vie ne reculent devant aucun moyen, et vont même jusqu'au crime, il y a aussi une grande quantité d'âmes nobles qui pratiquent la vertu, aiment et secourent leur prochain, et font du devoir, pour si austère qu'il soit, leur règle absolue.

Les Paul Astier, ces *Struggle-for-lifers*, sont en minorité; tout le prouve.

* * *
Un grand nombre de dames ayant écrit à Mme Sarah Bernhardt pour la prier de jouer enfin une pièce qui fut assez morale pour pouvoir y amener leurs filles, et leur faire admirer son beau talent, la grande artiste s'est rendue avec empressement à cette demande si élogieuse.

La pièce qu'elle a choisie est la *Jeanne d'Arc* de M. Jules Barbier, avec la musique de Gounod.

Les répétitions viennent de commencer à la Porte Saint-Martin, et Sarah Bernhardt dit hautement qu'elle est enchantée de son rôle; le personnage de Jeanne l'a complètement séduite. La mise en scène sera de tous points merveilleuse.

Gounod a ajouté de nouveaux morceaux, ce qui rend la partition très-importante; on parle, à l'acte du Sacre, d'un *Veni, Creator* splendide. Les chœurs comprendront 70 choristes et l'orchestre 60 musiciens.

Le maître conduira à la première représentation.

BOUTADE

L'E MUET

On demandait à l'un de mes amis s'il pourrait jouer du piano. Il répondit avec un air de naïveté amusante: "Je ne saurais dire, car je n'ai jamais essayé."

Vous me demandez un article sur la musique. Est-ce que je sais la musique? Vous voilà pris.

Écrire consiste à exprimer ce que l'on sait. Parler de ce que l'on ne connaît pas, c'est radoter et non pas écrire.

Si je me mettais à vous raconter comment je veux que soit faite la musique, pourquoi je désapprouve tel et tel genre de composition, vous me poseriez des commentaires et des pourquoi à votre tour, et je serais bien en peine de répondre.

Tirons-nous d'affaire par un petit tour d'adresse.

J'ai observé un défaut parmi nos chanteurs, un défaut presque général; j'ai l'audace de le signaler, et cela avec l'espoir d'assister un jour au triomphe de la réforme que j'invoque ici de tout mon cœur. On voit que je suis convaincu.

Laissez à un homme qui n'est pas musicien la liberté de choisir ses double-croches à sa guise. Telle est la question dans toute son obscurité.

Que chantez-vous, au temps des Avents, dans les églises de la province de Québec?

Venez, divin Messie.

Et vous prononcez: "Messie euh!"

Puis, tout le reste dans la même coupe, la même allure, le même gabarit.

Le cantique terminé, nous avons dans l'oreille des heus, des eus et des œufs. "Que d'œufs! que d'œufs!" exclame mon ami Alphonse Benoit.

Chaque rime féminine devient un son comique dans la bouche de nos chanteurs. C'est dû, principalement, à la manie des compositeurs de musique, petits ou grands, qui veulent que l'e muet soit une lettre sonore. Ces gens-là n'en démordront point tant qu'on ne les traitera pas d'ignorants — à commencer par les gloires de la musique: Gounod, Thomas, Massenet, etc. Ils se sont mis dans la caboche de faire sonner l'e muet, et ils ne comprennent pas le ridicule de cette fantaisie. Laissez au moins à ceux que le laid ôffusque la liberté de se plaindre. Vous chiffonnez mon habit: je n'aime point cela, et je porte plainte.

L'e muet forme la rime dite féminine, parcequ'il provoque un son doux. C'est un son qui a de la mollesse. Quel droit les musiciens ont-ils d'en faire une note dure, accentuée, directe, traînante ou rigide? La poésie française a ses règles; qu'on les respecte, ou sinon, les écrivains se moqueront des musiciens, — et c'est l'écrivain qui commande en cette matière. Il n'y a pas à dire, quand les écrivains entreprennent de critiquer l'architecture, la musique, et le reste, ils finissent par avoir le dessus.

O bel ange, O! ma Lucie euh!

Horreur! Cela passe par les "oreilles des deux hémisphères," comme disait récemment une annonce à grand orchestre.

Nous n'avons qu'une ressource pour en sortir, c'est de rendre sonore la consonne qui précède ce malheureux e muet placé à la rime.

Ainsi: "campagne," placé à la rime, devrait se prononcer "campagnu" au lieu de "campagne eu." Quand vous parlez, au lieu de chanter, vous dites "campagnu," ou "campa-gne." Pourquoi les musiciens mettent-ils une note forte sur l'e muet? C'est que tous, règle générale, ne savent rien de cette partie de leur métier.

De tes fils, Norma, vois la détresse euh.

Est-ce assez ridicule! On chante cela partout, toujours, sans miséricorde pour le bon sens. De plus, comme ce passage est rendu par une voix de basse, les eus et les œufs pleuvent sur l'auditoire.

Il serait pourtant si facile de ne pas mettre une note forte sur une voyelle aussi tendre, aussi sensible que l'e muet!

Chaque fois qu'une note haute pour ténor ou baryton est ajustée sur un e muet, final de la rime, le malencontreux effet de son se produit. Lorsque la note est peu élevée, cela passe, à la rigueur; mais si la voix de basse prononce une note allant en haut, appuyée sur cet e muet, ah! mes amis, comme c'est drôle!

Voulant bien ne pas vous déplaire, mais cherchant à vous dire ce que je pense, croyez, messieurs les compositeurs de musique, que je ne chante pas vos notes comme vous les écrivez.

BENJAMIN SULTE.

LE

Canada Artistique

1657 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Boîte 324, B. P.

COLLABORATEURS

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan, Madame Raoul Dandurand, Napoléon Legendre, N. Faucher de Saint-Maurice, Dr. Tanerède Trudel, Ernest Lavigne. Secrétaire de la rédaction, A. Filiatreault.

NOTRE COLLABORATION

MESDAMES,

Le CANADA ARTISTIQUE vous présente ses meilleurs souhaits. La vieille coutume de donner des cadeaux au jour de l'an n'étant pas encore tombée en désuétude, nous ne pouvons guère nous dispenser de suivre la mode. Nous vous donnons donc, à titre d'étrennes, les primeurs suivantes :

Une étude de mœurs, écrite par madame Dandurand. Le numéro-prospectus de notre journal vous a dit ce qu'était madame Dandurand.

Louis Fréchette vous dira, dans un article écrit spécialement pour vous, qu'il a l'intention de vous faire un bout de causette, tous les mois, sur " l'art de décorer sa maison." Il commence par dire que le sujet qu'il traitera lui fera nombre d'ennemis parmi vous. Nous n'en croyons rien. Dans tous les cas, c'est son affaire, et comme il est de taille à se défendre, s'il est attaqué trop vivement, nous n'éprouverons aucune pitié pour lui.

Alphonse Lusignan, le gai compagnon, le causeur charmant, débute par une nouvelle toute de sentiment et de poésie, qui intéresse au début et empoigne. Il doit avoir ressenti lui-même ce qu'il d'écrit si bien.

Benjamin Sulte, le grave historien, en veut aux chanteurs, et le dit sans ambages.

Faucher de Saint-Maurice prend la défense des parisiens et des parisiennes, qui sont si souvent calomniés par certains journaux officieux. Il raconte à sa manière, et démontre que l'on a toujours eu tort, au Canada, de dénigrer les habitants de la grande ville, qui vient de prouver encore une fois qu'elle était la première du monde.

Le docteur Trudel donne la biographie de M. Lavigne, dont le portrait est publié sur la première page.

Voilà nos étrennes, et toutes les personnes qui s'occupent des choses de l'esprit dans notre pays nous remercieront.

Nous publions de plus une romance de M. Lavigne, intitulée *Le pays des rêves*.

Dans notre prochain numéro, nous espérons pouvoir ajouter les noms de deux collaborateurs nouveaux.

ETUDE DE MOEURS

L'ANGLOMANIE

Nous nous sommes récemment occupé, l'occasion s'en offrant, de l'étude du John Bull canadien,—ce type phénoménal, ayant l'air de famille, ce petit frère du véritable insulaire, *cockney* honoraire, croyant fanatique, ne jurant que par Londres, et qui, lorsqu'il part en pèlerinage, à l'âge de quarante ans, pour cette Mecque de son fétichisme, nous annonce qu'il s'en va chez lui (*going home*).

Après avoir passé en revue le modèle, causons un peu, si vous voulez, de ses imitateurs. Car il faut bien se l'avouer, il en est qui prennent au sérieux ses airs de conquérant ; qui, inconsciemment, subissent le prestige de son assurance souveraine, et, soit faiblesse, soit naïveté, sont prêts à partager ses préjugés de race contre leur propre nationalité.

Ces âmes frivoles ou serviles, que la morgue britannique intimide, sont des victimes de l'anglomanie, et, si elles étaient en majorité parmi nous, la race canadienne-française lutterait en vain pour le maintien de ses prérogatives. Elles sont de ces proies malavisées qui s'offrent d'elles-mêmes en pâture à la voracité de leurs ennemis.

Leur ignorance et l'étroitesse de leur esprit sont les seules excuses de ce défaut de patriotisme, de cette étrange insensibilité à l'endroit du sentiment patriotique et de la dignité nationale.

Impuissantes à se dégager de l'influence qu'exerce sur elles la fatuité anglaise, facilement séduites par de brillantes apparences, elles ne savent pas regarder au-delà de ce cercle vicieux, et trouver dans la valeur française des sujets d'orgueil au moins égaux aux prétentions de leur modèle favori.

Les petits travers qu'engendre l'anglomanie sont parfois amusants à noter.

On verra, par exemple, une jeune fille, française de nom, de naissance et d'éducation, entrer dans un magasin et jeter du bout des lèvres, avec une désinvolture qui veut prouver combien cela lui est naturel, le nom anglais de la chose qu'elle désire, et continuer ainsi pendant un quart-d'heure, à marchander avec le commis, qui est peut-être français comme elle, dans le langage qui lui semble la suprême expression de l'élégance et de la distinction.

Si encore elle le maniait avec plus d'avantage que sa langue maternelle, dont le genre n'a jamais effleuré sa compréhension ; mais, généralement, cette entichée du *cant* massacre également — comme son modèle, du reste, l'anglo-canadien — l'idiome de Shakespeare.

Et, à ce sujet, remarquons que les canadiens-français instruits n'ont pas de peine à égaliser, dans l'art de

maîtriser leur langue, les anglais les plus lettrés. Et c'est ce fait — n'en déplaise à nos adversaires — qui donnera toujours le dessus à nos compatriotes, et mettra perpétuellement l'inégalité du combat, — puisqu'en effet on nous force à combattre, — en leur faveur.

C'est la même jeune fille qui se fait une gloire, dans ses relations sociales, de fréquenter, presque exclusivement, le *high-life* britannique, triant, parmi l'aristocratie française, quelques maisons en vogue que sa partialité veut bien distinguer. C'est elle encore que vous rencontrez dans la rue, causant ostensiblement, dans son baragouinage de prédilection, avec un ami également français, mais toqué comme elle, un *dude* qui, se nommant Robert, trouve délicieux de s'entendre dire : Bob, et serait de force, comme le plus fanatique des faux Londonniens qu'il copie, à retourner le bas de son pantalon, pensant qu'il doit pleuvoir à Londres.

Si ces recrues sont bienvenues dans le camp qu'elles ont choisi, c'est qu'elles sont réellement dignes d'en être. Aussi bien ne reconnaissons-nous rien de l'originalité, de la spirituelle verve gauloise, dans la pimêche maussade dont nous parlions tout à l'heure, non plus que dans le *dandy* parfait — obscur employé de banque ou de je ne sais quelle méthodique besogne — qui, ne sachant se distinguer autrement, se fait *yachtsclubman*, *huntsclubman*, *bicyclist*, anglo-man, en un mot.

Il n'y a pas jusqu'à l'élégance caractéristique anglo-saxonne que notre type ne s'efforce à reproduire.

S'il m'était permis d'inventer des maximes, je dirais pour commencer : Les modes d'une nation décèlent le ton de son esprit. Et je l'appuierais de cet argument :

L'agile artiste qu'est le français ne craint pas d'utiliser, pour ses modes, toutes les couleurs du prisme, qu'il sait harmoniser et marier heureusement, en tirant des effets savants de grâce et d'audace. Voyez le drapeau tricolore, où le bleu tendre de l'azur est uni au brillant écarlate, au rouge sanglant, par l'intermédiaire de la pure blancheur. C'est comme le tempérament poétique, le lyrisme idéal du français s'alliant sur le terrain conciliant de la sympathie universelle à l'*humour* gauloise, à l'effervescence de sa vaillante ardeur. Son génie inventif et hardi se complait à renouveler, à propos de tout, des tours de force.

Voyez, au contraire, le goût sévère qui préside à l'élégance des filles de la brumeuse et splénétique Albion : Des formes simples, toutes droites, à peine drapées ; des tuniques monacales qui manquent absolument de retroussis et de gaieté ; des couleurs sombres, des coiffures plates, lisses, où la lumière ne

trouve pas à se jouer en un fouillis soyeux de frisons mutins ; enfin, la note grave et solennelle dominant dans le triste concert de cette harmonie monotone.

Voilà, encore une fois, l'exemple que les maniaques du *chic* anglais imitent scrupuleusement, ne se doutant pas qu'il existe un art charmant, — l'art du coloriste, — que son idole, recherchant la beauté dans la ligne pure, ce qui est plus sûr et moins difficile, n'ose affronter, s'y sentant inférieur.

Comme trait final à l'esquisse de l'anglomane, il faut ajouter qu'il trouve ses délices dans la lecture des "*english novels*," lesquels sont pour lui le dernier mot de l'art d'écrire.

Quel malheur, en somme, que la canadienne n'ait pas toujours la fierté de son origine, et méconnaisse si souvent l'importance du rôle qu'elle est appelée à jouer dans l'intérêt de notre influence et de notre homogénéité.

Si, toutes, nous nous appliquions à la culture de la langue et de la littérature de la mère-patrie, gardant en même temps le respect des traditions françaises en matière même d'étiquette et de savoir-vivre, combien ne rehausserions-nous pas le prestige de notre belle colonie !

Si nous avions un peu de l'orgueil et de l'ambition patriotique, que ne pourrions-nous pas, pour le bien du petit peuple que nous sommes, et le développement victorieux de ce prospère rejeton du chêne français, au milieu d'éléments hostiles.

Alors, de l'effacement, de l'obscurité volontaire où nous nous sommes mis, nous passerions sans peine en pleine lumière, et de ce poste nouveau, l'auréole que nous aurions cru voir au front du prosaïque et insignifiant J. B., ne serait plus du tout perceptible.

Et, surtout, il n'y aurait plus d'anglomanes, grâce que j'appelle de tous mes vœux. JOSETTE.

La messe de Minuit a été célébrée dans toutes les églises de Montréal avec grande pompe. Citons entre autres : Notre Dame, messe de Kalliwauda, sous la direction de M. Chs Labelle ; au Gesù, messe de Fauconnier, sous la direction de M. A. Clark ; à St Jacques, messe du Sacre, de Chérubini, sous la direction de M. Drolet ; à St Joseph, messe de Battmann, sous la direction de M. Laverrière ; à l'Archevêché, messe de Nicou-Choron sous la direction de M. MacMahon. Dans la plupart des églises, un orchestre puissant accompagnait le choeur.

FLEURS ET PENSEES.

On dirait qu'il en est de nos pensées comme de nos fleurs. Celles qui sont simples par l'expression portent leur semence avec elles ; celles qui sont doubles par la richesse et la pompe charment l'esprit, mais ne produisent rien. JOUBERT.

POUR LES DAMES

L'ART A LA MAISON

— Un article ?

— Oui ; tous les mois.

— Très bien !

— Pour le CANADA ARTISTIQUE.

— Je ne demande pas mieux.

— Sur des questions d'art.

— Ça me va.

— D'art pratique.

— Encore mieux !

— Adressé aux dames principalement.

— Aïe ! aïe ! *in cauda venenum* ; voilà que ça commence à devenir chatouilleux. N'importe, nous essaierons ; j'en reviendrai peut-être.

Voilà, en résumé, la conversation échangée ce matin entre le directeur de cette très intéressante publication, le CANADA ARTISTIQUE, et moi.

Elle s'est terminée, comme on le voit, par l'engagement que j'ai pris de parler ici, tous les mois, d'art pratique, au sexe aimable de mon pays, c'est-à-dire — et voilà ce qui rend la tâche si difficile — à la portion de mes compatriotes la moins habituée à s'entendre dire la vérité.

J'en sais quelque chose, moi qui ai failli me faire arracher les yeux, pour avoir un jour porté ma main sacrilège, où plutôt la main irrévérentieuse de la critique, sur cette protubérance hybride qu'on appelait alors le *bustle*.

Je dis qu'on appelait alors, car, sans avoir la prétention de croire que c'est l'effet de ma protestation, je le constate avec une émotion bien sentie, cette chose sacrée, devant laquelle toute espèce d'esthétique semblait condamnée à s'incliner à jamais, est allée, paraît-il, rejoindre les vieilles lunes, sans produire aucune perturbation météorologique — un peu de *logique* en tout ne nuit jamais, — sans que notre planète ait dévié d'un centimètre sur son axe, sans causer enfin le plus léger tremblement de terre.

Nous n'avons pas même aperçu la plus petite étoile filante.

Nous n'avons vu filer que le *bustle*.

Et, tout le monde l'admet aujourd'hui, le *bustle* n'a jamais été une étoile.

Si je m'écarte un peu de mon sujet, que cette digression serve au moins à démontrer ceci :

Les choses qui semblent les mieux ancrées dans nos mœurs et dans nos coutumes, les choses autour desquelles les préjugés semblent avoir élevé les remparts les plus inexpugnables, peuvent fort bien disparaître d'elles-mêmes, — quand ce ne sont pas la réflexion et le bon sens qui les extirpent, — sans que

la boule sur laquelle nous roulons à travers les espaces en soit pour un instant retardée dans sa marche.

Et Dieu sait s'il en est de ces belles choses à disparaître, de nos intérieurs surtout, avant que le bon goût et le simple raisonnement aient l'occasion de se déclarer satisfaits !

Un de nos grands défauts — je parle de notre race — c'est de nous croire trop parfaits.

De là notre lenteur à avancer sur le chemin des réformes.

Pourquoi donc des réformes, quand tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ?

Pourquoi donc chercher à s'instruire, quand on possède la science infuse ?

Pourquoi donc s'évertuer à progresser, quand on a atteint l'idéal ?

Pourquoi donc, par exemple, se donner la peine d'améliorer un peu notre atroce langage, d'étudier un peu notre langue, puisqu'il est avéré que nous parlons mieux le français qu'en France ?

Oui, voilà certainement le grand obstacle que le progrès rencontre chez nous, dans les arts comme dans le reste :

La persuasion où nous sommes, pour la plupart, que nous n'avons rien à envier aux autres nations, que nous connaissons tout, que nous savons tout, et que personne ne peut nous surpasser en rien !

Depuis plus de soixante ans qu'on nous crie cela sur tous les toits, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, nous avons fini par le croire.

C'est un malheur.

Et il est temps que quelqu'un vienne nous dire :

Pardon, Mesdames et Messieurs, il faut en rabattre. Nous avons ce qu'il faut pour devenir un peuple policé, un peuple instruit, un peuple artiste ; nous pouvons l'être un jour, si nous le voulons. Mais, pour cela, il faut commencer par nous convaincre de ceci : En fait d'art principalement, nous ne savons, en général...

Rien de rien !

Pas même l'a b c !

Oh ! vous ne me l'apprendrez pas, ce ne sont pas là des choses agréables à entendre, et — malheureusement pour moi — pas plus agréables à dire.

Mais n'importe ! mêler l'utile à l'agréable est plus difficile qu'on ne pense, et quand on ne peut pas atteindre à cet idéal littéraire que nous impose le précepte d'Horace, on doit tâcher d'en réaliser au moins une partie.

C'est ma manière à moi.

Quand je ne puis être utile et agréable en même temps, je me console en essayant d'être utile.

Ce n'est pas le bon moyen de se faire aimer, je le sais ; mais c'est assurément le meilleur moyen de prouver que l'on aime sincèrement et véritablement.

Une petite galanterie en passant ne me nuira pas, je l'espère.

Donc, Mesdames, avec votre permission, je voudrais vous donner quelques conseils, *sinon agréables, du moins utiles.*

Vous allez tout d'abord me trouver fort présomptueux.

Puis, vous vous fâcherez, j'en ai peur.

Vous m'en voudrez beaucoup, je le crains.

Qui sait ? vous me garderez peut-être un peu rancune.

Mais, au bout du compte, quand vous aurez compris combien j'avais raison de parler, vous sourirez, et nous finirons par redevenir bons amis.

En tout cas, vous aurez suivi mon conseil, sans faire semblant de rien, un peu à votre insu, peut-être tout à fait malgré vous — ce qui sera encore plus flatteur pour moi ; et, somme toute, j'aurai réussi, moi qui ne demande que cela.

Au fond, ce qu'on ne pourrait jamais se dire en particulier, de personne à personne, parce qu'on aurait peur de blesser, il est bien plus facile de se le communiquer dans un journal en parlant à tout le monde, à la masse.

Quand on lit au lieu d'écouter, on a la ressource de se dire :

Ce n'est peut-être pas à moi qu'il fait allusion.

Ou tout au moins :

Il paraît que je ne suis pas seul blâmable, puisqu'il en fait un sujet d'article.

Or, tout le monde le sait, la faute n'en est pas moins grande quand elle est commise par plusieurs ; mais tout le monde le sait aussi, elle est au moins beaucoup plus facile à avouer.

Surtout quand c'est à soi-même qu'on avoue.

Mais je m'en aperçois, si je continue à délayer du préambule et à patauger dans les précautions oratoires, la limite assignée à ma prose sera bientôt remplie ; et je n'aurai pas encore entamé mon sujet.

Mon sujet ! il est bien sérieux, bien complexe, et par conséquent bien long à traiter.

Tout considéré, peut-être vaudrait-il autant que ce premier article me servît tout simplement d'exorde ou plutôt d'introduction auprès de mes lectrices, c'est-à-dire auprès de mes futures ennemies !

Mes futures ennemies !

Quand j'apprenais les premières notions de rhétorique, mon professeur — qu'un bon génie protège ses mânes ! — divisait ainsi les différentes sortes d'exordes :

1° L'exorde *ex abrupto*, — je suppose que tout le monde sait le latin.

2° L'exorde explicative.

3° L'exorde insinuante.

Or, on admettra après cette épithète adressée à mes lectrices, que si mon exorde n'est ni *ex abrupto*, ni explicative, elle est encore moins insinuante.

Il vaudrait tout autant, je pense, mettre en épigraphe :

La mère n'en permettra pas la lecture à sa fille.

Mais non, tout cela, c'est du badinage ; et l'on doit me pardonner d'aborder en plaisantant un sujet qui au fond est très sérieux : *l'Art à la maison.*

J'y compte, comme je compte sur l'intelligence des lectrices du CANADA ARTISTIQUE pour me faire pardonner aussi ce qu'elles pourraient trouver de peu flatteur dans les remarques que j'aurai à leur faire en traitant ce sujet, qui ne peut manquer de les intéresser.

La femme canadienne, fidèle à son origine, est une femme de sens — et de droiture.

Par conséquent une femme de goût.

Le goût et le sens — c'est-à-dire le bon goût et le bon sens ne font qu'un.

Qui cultive l'un cultive l'autre ; qui respecte l'un respecte l'autre ; et ce qui blesse l'un blesse l'autre.

Je m'adresserai donc directement à l'intelligence de mes lectrices pour bien faire comprendre ce que j'entends par *l'Art à la maison.*

Leur bon goût me répondra et fera le reste.

LOUIS FRÉCHETTE.

DANS LE MONDE.

Se trouver à l'aise dans la compagnie des hommes supérieurs indique une supériorité, et réciproquement : un être inférieur y sera gêné comme une oie fourvoyée parmi les cygnes.

ANDRÉ LEMOINE.

REVERS DE MÉDAILLE

La faculté de désirer est le seul capital sérieux que l'on puisse posséder dans la vie. Il n'y a de riches, en vérité, que ceux qui ne possèdent pas encore.

Sur cent Crésus que vous voyez, étendus dans leurs carrosses, au milieu de fourrures précieuses, combien y en a-t-il qui n'ont plus qu'une jouissance : celle de se rappeler le temps où ils ciraient leurs bottes eux-mêmes !

GUSTAVE DROZ.

LE PAYS DES RÊVES

VALE CHANTÉE

Poésie de
ARMAND SYLVESTRE

Musique de
ERNEST LAVIGNE

The musical score is written in 3/4 time with a key signature of two flats (B-flat and E-flat). It consists of four systems of music, each with a vocal line and a piano accompaniment. The lyrics are in French and describe a dreamlike landscape.

System 1: The piano accompaniment begins with a *rall.* marking and includes a *T²* (trill) in the right hand. The vocal line is silent.

System 2: The vocal line begins with the lyrics: "Veux-tu qu'au beau pa-ys des re-ves Nous al-". The piano accompaniment has a *p rall.* marking and a *T²* in the right hand.

System 3: The vocal line continues: "... lions la main dans la main? Plus haut..... que l'o-deur du jas-min Plus". The piano accompaniment has a *T²* in the right hand and a *p rall.* marking.

System 4: The vocal line concludes: "loin..... que la plainte des grè- - ves Veux-tu, du beau pa-ys des". The piano accompaniment has a *T²* in the right hand and markings for *f rall. - - molto.* and *rall. molto.* in the left hand.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement au bureau du Ministre de l'agriculture a Ottawa en 1890 par E. Lavigne

a tempo.

rê - - ves Tous les deux cher - cher le che - min? J'ai tail - lé dans l'a -

-zur les toi - - les Du vais - seau qui nous por - te - ra.....

..... Et dou - ce - ment nous condui - ra Jus - qu'au ver - ger d'or des é - toi - -

-les J'ai tail - lé dans l'a - zur les toi - les Du vais - seau qui nous con - dui -

p rall. T^o

ra

Mais com-bien la

p rall T^o

terre est loin - tai - ne Que pour - sui - vent ses blancs sil - lons Au ca -

p rall T^o

p rall. T^o

-pri - ce des pa - pil - lons De - man - dous la route in - cer - tai -

p rall. T^o

rall:

-ne Ah combien la terre est loin - tai - - ne Ou fleu - rissent nos vi - si - ons

rall:

p *T^o*

Vois-tu..... le beau pa-ys des Rê - ves Est trop haut.....pour les

T^o

p

rall.

pas hu-mains Res-pi-rons a deux les jas-mins Et chantons en-

rall.

f *p* *T^o* *cresc. - molto.*

-cor sur les grè - ves Vois-tu le beau pa - ys des Rê-ves L'a - mour

p *T^o*

cresc. - molto.

seul en sait les che-mins.

LOIN DU BAL.

ERNEST GILLET.

Piano. *Tempo di Valse.*

pp. *cresc.*

This system contains the first two measures of the piece. The right hand features a melodic line with eighth notes and a trill in the second measure. The left hand provides a harmonic accompaniment with chords and single notes. Dynamic markings include *pp.* and *cresc.*

dim. *ppp*

This system contains measures 3 and 4. The right hand continues the melodic line with a trill in measure 4. The left hand has a long note in measure 3 followed by chords in measure 4. Dynamic markings include *dim.* and *ppp*.

This system contains measures 5 and 6. The right hand has a melodic line with a trill in measure 6. The left hand continues with chords. There are no dynamic markings in this system.

ppp *cresc. ed animato.*

This system contains measures 7 and 8. The right hand features a trill in measure 7 and a melodic line in measure 8. The left hand has chords in measure 7 and a melodic line in measure 8. Dynamic markings include *ppp* and *cresc. ed animato.*

a tempo.

rit. ppp

ppp

pppp

This system contains two staves of music. The upper staff has a melodic line with slurs and a fermata. The lower staff provides harmonic accompaniment with chords and moving lines. Dynamics include *ppp* and *pppp*. A *rit.* marking is present.

This system continues the musical themes from the first system, with the upper staff showing a rising melodic line and the lower staff providing accompaniment.

ppp

This system features more complex textures, particularly in the bass line with dense chordal patterns. The upper staff continues with a melodic line. A *ppp* dynamic is indicated.

cresc. ed. animato poco a poco.

sfc pp

This system is marked with *cresc. ed. animato poco a poco.* The upper staff features a rapid sixteenth-note passage. The lower staff has a more active accompaniment. Dynamics include *sfc* and *pp*.

ppp

ff

This system includes fingering numbers (1-4) above the notes in the upper staff. Dynamics range from *ppp* to *ff*. The lower staff continues with accompaniment.

ppp

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble clef contains a melodic line with a long slur over the first six measures. The bass clef contains a rhythmic accompaniment of chords. The dynamic marking *ppp* is present in the first measure.

Second system of musical notation, continuing the piece. The treble clef has a melodic line with a slur over the first six measures. The bass clef has a rhythmic accompaniment. The dynamic marking *ppp* is present in the first measure.

mp ppp

Third system of musical notation. The treble clef has a melodic line with a slur over the first six measures. The bass clef has a rhythmic accompaniment. The dynamic marking *mp* is in the first measure, and *ppp* is in the fifth measure.

dim. pp

Fourth system of musical notation. The treble clef has a melodic line with a slur over the first six measures. The bass clef has a rhythmic accompaniment. The dynamic marking *dim.* is in the second measure, and *pp* is in the seventh measure.

cresc. mp cresc.

Fifth system of musical notation. The treble clef has a melodic line with a slur over the first six measures. The bass clef has a rhythmic accompaniment. The dynamic marking *cresc.* is in the first measure, *mp* is in the seventh measure, and *cresc.* is in the eighth measure.

cresc. ed animato poco a poco.

Sixth system of musical notation. The treble clef has a melodic line with a slur over the first six measures. The bass clef has a rhythmic accompaniment. The dynamic marking *cresc. ed animato poco a poco.* is in the seventh measure.

un poco dim. e rit. *pp*

This system shows the first two staves of a musical score. The right hand plays a series of chords and single notes, while the left hand plays a steady accompaniment of chords. The dynamic marking *pp* is present.

a tempo. *mf* *f* **Tempo I.** *ppp*

This system contains the third and fourth staves. It features a tempo change to *a tempo.* and dynamic markings *mf* and *f*. A section marked **Tempo I.** begins with a *ppp* dynamic.

This system shows the fifth and sixth staves, continuing the melodic and harmonic development of the piece.

ppp *cresc.*

This system covers the seventh and eighth staves. It includes the dynamic marking *ppp* and a *cresc.* (crescendo) instruction.

ed animato poco a poco. *fz* *ppp*

This system contains the ninth and tenth staves. It features the instruction *ed animato poco a poco.*, a forte *fz* dynamic, and a *ppp* dynamic. Fingerings are indicated with numbers 1-4.

Presto. *dim.*

This system shows the eleventh and twelfth staves. It begins with the tempo marking **Presto.** and includes a *dim.* (diminuendo) instruction.

CAUSERIE

PARISIENS ET PARISIENNES

Pour certaines personnes est évidemment un type, une de ces personnifications familières aux hommes de lettres, qu'ils ont parfaitement le droit de traiter et d'analyser. Usant de la permission, ces gens-là se font plus sévère, plus justicier, plus apôtre que leur nature aimable ne le comporte. Ces procédés sont très admissibles en littérature; mais je tiens à les signaler comme des procédés.

La parisienne de ces prudens nous la connaissons. Son babil, son laisser-aller, ses airs vaporeux nous ont été révélés dans *Ça et Là*, dans les *Odeurs de Paris*, et dans bien d'autres écrits. Des comédies, des vaudevilles, des romans, des peintures plus ou moins fidèles d'un monde frivole ou bohème, nous offrent également de nombreuses reproductions du même caractère. Je me chargerais volontiers, avec ces compilations, de faire un ou plusieurs portraits fantaisistes de parisiennes, moins fins sans doute, moins athéniens que celui de ses détracteurs, mais tout aussi ressemblant à l'original que l'on veut bien nous indiquer.

Des parisiens, honorables certainement, par leur témoignage, n'ont affirmé que cette légèreté, signalée comme un caractère général, n'existe qu'à l'état d'exception dans la bourgeoisie parisienne.

Il est facile, au reste, de le démontrer par induction.

Le parisien n'est pas un dissipateur: au contraire, sa vertu capitale est l'économie.

Allez chez MM. Auger et Guérêt, rue du *Vide-Gousset*, visiter leur atelier de pierreries. On vous montrera pour des millions de diamants, de saphirs, d'émeraudes, de topazes enfermés dans des boîtes d'allumettes. Pour arriver à l'endroit où se vendent ces merveilles, il vous faudra passer par le fond d'une cour et monter au quatrième. Ces lapidaires réalisent ainsi une économie notable sur le loyer, et ils savent parfaitement que tout Paris saura bien se déranger pour venir les trouver et payer largement leurs rivières, leurs aigrettes, leurs merveilleux bijoux.

C'est une justice que rendent aux parisiens les étrangers, et qui frappe tous les observateurs. Comment concilier l'économie avec l'usage immodéré du plaisir? Le parisien est laborieux, très appliqué aux affaires, extrêmement sagace dans toutes les transactions. Sa probité est proverbiale, sa parole extrêmement sûre, et l'on peut dire que le commerce parisien brille d'un éclat incomparable, non seulement par la valeur de ses produits, mais par le sentiment d'honneur. La preuve de ce que j'avance n'existe-t-elle pas dans la confiance, dans l'immense crédit dont il jouit dans tout l'univers? Une comparaison entre Paris et certaines villes du Canada, faite par un parisien sur cette matière délicate, ne serait pas précisément à leur avantage.

Fortes creantur fortibus et bonis.

Comment ces hommes auraient-ils ces mérites solides si leurs mères, leurs épouses, leurs filles étaient ces poupées ou ces cocodettes Benoiton dont on nous donne la peinture?

La vérité, c'est que la parisienne est sérieuse, active, extrêmement experte dans tous les soins domestiques. Savante dans les travaux de couture, c'est surtout elle-

même qui confectionne sa toilette. On peut lui appliquer le mot d'Horace: "*simplex munditiis*,"—simple dans ses coquetteries. Nulle personne au monde ne sait mieux concilier l'élégance et la simplicité. Si la cuisine française est célèbre dans le monde entier par son excellence, c'est que les femmes ne dédaignent pas—comme au Canada, d'ailleurs—la surveiller elles-mêmes. La touche délicate de sa main se retrouve dans l'arôme des assaisonnements, des sauces, comme dans l'extrême propreté du service. Ménagère, industrielle, économe, c'est elle qui, dans les magasins, les maisons achalandées, compte, et fait l'office de teneur de livres et de caissier. Elle ne se désintéresse pas des affaires pour se renfermer dans un boudoir, comme font certaines femmes de notre continent, en disant à leur mari: *you have to support me*.

Non; elles sont activement mêlées à la bonne comme à la mauvaise fortune. Elles prennent part aux délibérations. Elles agissent. Souvent par leur prudence, par leur tact, par leur dévouement, elles sauvent du naufrage.

Voilà la parisienne telle qu'on nous l'a dépeinte, telle que je l'ai connue pendant plusieurs séjours à Paris; voilà la parisienne, voilà la femme comme il en existe des milliers dans la bourgeoisie française, comme il en existe au Canada, comme il en existe dans les classes laborieuses, actives, qui font la force de toute société.

La véritable parisienne c'est l'abeille industrielle, non le papillon aux ailes d'or.

On reproche aux parisiens et aux parisiennes en général leur manque de religion. J'ignore sur quels fondements on base ces assertions, et je ne suis pas en mesure de discuter sur la statistique, ni de préciser le nombre de parisiens qui vont ou qui ne vont pas à la messe.

La religion a été, et elle est encore, pour le français, le secret de sa force nationale. Cet exemple contient une grande leçon pour notre patrie d'origine. Mais est-il juste d'attribuer à l'irréligion la récente épreuve par où vient de passer la France? Les peuples prospères, grands par les armes, sont-ils exclusivement ceux qui sont restés catholiques? Les vainqueurs de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, de la Bérézina étaient-ils plus religieux que les parisiens d'aujourd'hui? La Prusse, enfin, la patrie de Fichte, d'Hegel, de Virchow, offre-t-elle un spectacle plus édifiant, plus orthodoxe à nos yeux, que la patrie de Voltaire. Ces insinuations manquent complètement de justesse; elles sont étrangères à l'esprit chrétien. La force de l'Evangile n'est pas celle du glaive.

Quand on écrit ainsi que je l'ai lu: "*Si le parisien s'était mis à genoux devant Dieu il n'aurait pas été obligé de se mettre à genoux devant le prussien*," on faillit au respect dû au malheur. On oublie que notre religion est toute de charité. On commet une injustice.

Où, la France a succombé, écrasée par des forces supérieures, mais après une résistance héroïque. Ces parisiens si légers, si sceptiques, ont supporté six mois de siège et de privations sans jamais parler de se rendre. Pour la défense nationale, leur sang a coulé généreusement à Châtillon, à Villejuif, aux Hautes-Bruyères, à Chemilly, à Bagneux, à la Malmaison, à Buzenval, au Bourget, à Champigny, à l'Épiny, à Draney, à Ville-Evrard, etc.

Quand est venu le triste jour de la capitulation l'ennemi vainqueur les a vus silencieux et dignes, — oui, dignes du respect de la Prusse même, — car elle n'a pas osé installer dans Paris ses masses triomphantes.

Des canadiens-français ne peuvent ignorer ces faits. Dans le temps nous avons tous pleuré de douleur et de fierté en voyant l'attitude de Paris affamé, épuisé, exsangue, mais toujours debout, appuyé contre ses secteurs criblés d'obus, et refusant de se mettre *aux genoux de la Prusse*.

Pourquoi dénaturer ainsi l'histoire à nos yeux? Pourquoi nous présenter une peinture exagérée des humiliations subies par les armes françaises, quand toutes les angoisses par où nous avons passé en ces temps néfastes vibrent encore dans les cœurs canadiens-français?

Comme si nos consciences de catholiques devaient se réjouir de l'infortune, de l'abaissement de la France.

Catholique et canadien-français, j'ai protesté dans le temps contre ces paroles. Nous savons qu'en ces jours d'écrasement et d'abandon, lorsqu'un soldat français, débordé par le nombre, épuisé par la fatigue, exténué de faim, se mettait à genoux devant la Prusse, c'était pour mieux épauler son chassepot et bruler sa dernière cartouche à l'ennemi.

Pourquoi ne pas écrire ici ce que parisien et parisienne savent faire aux jours d'épreuves?

En 1870, lors du terrible hiver, pendant que les parisiens étaient écrasés sur leurs remparts par les bombes et les balles prussiennes, les parisiennes ne quittaient pas les ambulances, effilant de la charpie, pansant les blessés, les réconfortant, les encourageant à revivre, leur adoucissant le ténébreux passage de la mort.

Parcourez aujourd'hui les environs de Paris, allez à Champigny, à Buzenval, au Bourget, un peu partout.

Où vous verrez une croix dans l'herbe, découvrez-vous et priez. Là, un soldat de la France, presque à coup sûr un enfant de Paris, est mort pour la patrie; et le grand signe de la rédemption annonce qu'il s'est endormi sans remords, sans forfaiterie, ne laissant pas même un nom derrière lui, mais confiant dans la parole du Christ qui lui a promis la résurrection.

A Wissembourg, le général Abel Douay voit sa division écrasée par des forces dix fois supérieures en nombre. Il fait sonner la retraite, descend de cheval, brise son épée, marche tête nue vers l'ennemi, et tombe en faisant le signe de la croix. Ce général avait passé presque toute sa jeunesse à Paris; et moi qui ai servi sous lui au Mexique je peux dire que c'était un véritable parisien.

Et la parisienne?

Après une des dernières batailles autour de Paris, on installa chez une des grandes dames du quartier des Champs-Élysées un soldat du train. Il avait à peine vingt-et-un ans: il était anémique, de plus grièvement blessé.

"Je l'ai casé dans ma bibliothèque, écrivait la comtesse de F... Tout mon hôtel est rempli de meubles bretons.

"Ce petit soldat du train me donne bien des inquiétudes. Il est tout bleu, il grelotte, il pleure.

"Le docteur m'a dit:

"Le moral est attaqué. Ce pauvre enfant se figure qu'il a la variole; à force de le croire, il finira par l'attraper.

"J'ai essayé de raisonner ce garçon. Il n'a pas cessé de larmoyer.

"Ma foi, à bout d'arguments, je l'ai embrassé sur les deux joues.

"Vous voyez, mon enfant, lui-ai-je dit, que nous n'avez pas la variole. Si vous l'aviez, je ne vous embrasserais pas. J'ai trop peur d'être défigurée!"

Voilà, dans sa grandeur, dans sa charité, dans sa simplicité, la véritable parisienne, et j'ai tenu à lui rendre, dans cet article, cet hommage mérité.

FAUCHER DE SAINT MAURICE.

NOS SOCIÉTÉS MUSICALES

LA PHILARMONIQUE

La Société Philharmonique Canadienne-Française de Montréal compte aujourd'hui trois mois d'existence. Elle est composée de 175 membres qui se font un devoir d'assister régulièrement aux répétitions, et de travailler consciencieusement. Nous ne pouvons que les féliciter de leur dévouement, et nous osons espérer qu'à la fin de la saison, 300 membres se seront enrôlés dans ses rangs. Depuis que nous avons publié la première liste, les personnes suivantes ont donné leur adhésion:

Hommes.—Messieurs Gustave Busseau, Ernest Vézina, Arthur Allaire, A. H. Duchesneau, Théodore Lamadeleine, Albert Sabourin, Joseph Matte, Alphonse Fournier, F. Lavoie, J. A. G. Martin, Arthur Beaudoin, J. U. Perrault, J. Gosselin, E. A. Marcoux, Julien Lafontaine.

Femmes.—Demoselles Nélia Lanctôt, Antoinette Demers, F. Bélanger, Sophie Plamondon, Alexandrine Plamondon, Joséphine Alain, Céline Savard, Blanche Payette, Alexina Payette, Ernestine Valois, Eugénie Poirier, D. Jacques, P. Lapierre, Maria Larin, Blanche Rousseau, Georgiana Lamoureux, Angéline Larue, Alphonsine Larue, Angéline Foisy.

LA CHORALE DE LONGUEUIL

Longueuil ne reste pas en arrière. Le mouvement musical est aussi accentué dans la jeune ville que dans la métropole. Nous publions ci-dessous la liste des membres de la florissante Société Chorale de Longueuil:

Léon Derome, Prés.; Dr. Chs. Pratt, Prés.-Hon.; Dr. J. Girouard, Vice-Prés.; A. Jolivet, Trésorier; Louis Larivée, Directeur; L. A. Larivée, Secrétaire.

Hommes.—Messieurs J. R. Bourdon, Marcel St. Mars, Ed. C. Labonté, Jos. Rouleau, L. St. Mars, F. Rouleau, M. Bouthillier, E. Carrière, Jules Gadbois, F. X. A. Carrière, A. Thurber, E. Jodoin, A. Williams, R. Gariépy, Geo. Trudeau, E. Riscornet, N. Favreau.

Femmes.—Mesdames J. R. Bourdon, Accompagnateur, Ed. C. Lalonde, E. Carrière, Dr. Chs. Pratt, Louis Larivée, J. Poirier, I. Benger, — Ferguson, Eliz. Derome, J. Rouleau.

MUSIQUE NOUVELLE

Nos remerciements à la maison Lavigne et Lajoie pour l'envoi de huit morceaux de chant, de la collection de M. Lavigne. Les huit ont été réunies en un volume de 51 net. Voici les titres de ces morceaux: *La fleur du Souvenir*, avec paroles françaises et anglaises, *Je l'aimerais, L'adieu du matin, Les hirouaëlles, Suzette et Sizon, Chanson d'amour, La fontaine aux plaintes, Le petit doigt de la maman*.

Nous accusons aussi réception de *Sérénade*, musique de C. Fairfax Crowder, 50c.; *The Altador*, paroles de A. Horspool, musique de St-quentin, 50c.; *Souvenez-vous*, mélodie pour piano, par Alfonso Cipollone; *Schlummerlied*, pour piano, et *Spiritlied*, pour piano, par F. Kerchner. Ces morceaux ont été publiés par la maison Nordheimer. L'impression fait honneur à la maison.

Mr. Edmond Hardy nous adresse une chansonnette, *Un Baiser*, destinée à obtenir un grand succès.

NOUVELLES

LA PREMIERE ABSENCE

L'enfant allait s'éloigner pour la première fois. Oh ! elle ne se rendrait pas loin ; et l'absence serait courte. Dix milles, c'est vite franchi par le chemin de fer, et sa tante, qui avait une petite fille du même âge à distraire, invitait sa nièce pour huit jours. Celle-ci n'avait jamais encore laissé la maison que pendue à la robe maternelle, sauf les courtes heures de classe au couvent voisin.

C'était donc un notable événement pour la petite, et presque une épreuve pour la maman, dont l'œil se mouillait vite toutes les fois qu'il était question du départ ; mais elle avait consenti et ne pouvait revenir sur sa parole. Le père, lui, avait accueilli la proposition de la tante gaîment, il avait même prononcé l'exil sans broncher, content au fond de donner une semaine de repos à ses genoux et rêvant pour sa plume libre carrière en l'absence du diablotin. Cela vous prend votre temps, ces bébés qu'il faut bien caresser au retour du travail mercenaire, et dont la voix chante si harmonieuse aux oreilles encore pleines du va-et-vient des bureaux et des brusques ordres qu'on y reçoit. Comment ne pas écouter le récit du cataclysme où le service de vaisselle de la poupée s'est émietté, où la poupée elle-même s'est cassé le nez ? Comment rester froid en face de cette grande douleur avivée par tous ces détails qu'on répète, devant cette naïve confiance qui attend un soulagement des lèvres barbues du papa ? Et l'on dorlote, et l'on console, et l'on embrasse la petite malheureuse pendant de longues minutes, au détriment des articles commandés, du livre en chemin.

Va-t-en, bel ange rose, et laisse-lui une plume de ton aile, la plus délicate : il va lier connaissance avec de nouvelles lectrices, les jolies abonnées du CANADA ARTISTIQUE.

L'ange s'est envolé sous la garde soigneuse d'un oncle fier de sa complicité dans un bon coup. Durant les dernières heures qui ont précédé l'essor, la figure soucieuse et les fréquents soupirs de la mère trahissaient un combat intérieur. Oh ! si l'on n'avait point promis, si la fausse honte ne se mettait de la partie, comme l'on attacherait au foyer ces petons qui brûlent de se mettre en route ! Mais les adieux se sont faits au milieu des baisers, des recommandations, des sourires démentis par des larmes, et la porte s'est refermée sur une joie enfantine qui s'éloigne en trotinant, et sur une inquiétude qui commence.

Bon voyage, bébé !

Mais comme la maison est triste au moment où le père en franchit l'entrée ! La pièce où se tient sa femme est sombre, et c'est pourtant l'heure du souper. Pas un bruit, pas un chant, pas un piétinement. Sa compagne est assise dans l'ombre d'un soir d'hiver amoindrie par la neige ; elle regarde par la fenêtre, cherchant sans doute une forme aimée.

— Où est donc Antoinette, dit-il ? je ne l'entends pas.

Un gros soupir lui répond : il comprend : Antoinette manque ce soir au foyer et manquera plusieurs autres soirs, et la demeure ne retentira plus de sitôt de ses cris, de ses appels, de ses questions, de ses leçons au chat, de ses colloques avec la poupée, et huit jours durant la maman ne déridera pas, mauvais pronostic pour le tête-à-tête du repas.

— Mais, bast ! se dit-il, comme je vais pouvoir travailler !

Le souper s'est pris tant bien que mal. On n'a mangé que du bout des dents. C'est que le père a joliment rabattu de cette indifférence qu'il croyait réelle, mais qu'il jouait sans le savoir ; c'est qu'en présence de sa femme touchant à peine à quelques morceaux qui semblaient l'étouffer, son appétit a vite détalé. Qui n'a vu de ces repas où les convives semblent se boudier, ne se parlent ni ne se regardent, sentant à n'en pas douter que le cœur va leur crever au moindre mot, au premier regard. Entre époux il n'y a qu'un seul dénouement à cette situation gênante : un baiser mutuel et des pleurs en commun.

L'ennui sera le maître ici ce soir.

L'homme, qui se croit de la force, monte à sa bibliothèque pour écrire l'article qui lui trotte en tête depuis quelques jours, mais il faut fumer auparavant. Silencieux, il pense malgré lui à l'absente, et il voudrait cacher dans des nuages de fumée les tristesses de sa pensée. Il prend un journal et lit ; il n'y a rien compris pendant le quart d'heure, que ses yeux ont parcouru le carré de papier. Son esprit est ailleurs, où donc est son esprit ? Il est, avec son cœur, au bout de la route qu'Antoinette a parcourue, sous le toit qui abrite son trésor, au milieu des deux cousines qui prennent leurs derniers ébats avant de gagner leurs petits lits, et il se demande si là-bas l'enfant pense aux parents, seuls dans leur nuit.

Est-il possible de travailler dans ces conditions ? Non, n'est-ce pas ? Aussi l'encrier reste fermé, la plume oisive, et le papier immaculé. Ce sera pour demain, car le courage va revenir, l'ennui va disparaître... Peut-être !

La mère, elle, a fait distraitement quelques broches de tricot et pleuré dans son cœur. L'aiguille tombée de ses mains, elle a dit son chapelet ; elle a

prié longtemps pour qu'il n'arrive rien à la petite adorée, elle a appelé par les cris de son âme le terme de l'exil.

Dieu va t'entendre, mère!

A peine les premières heures de la veillée ont-elles sonné à la pendule avec un timbre tout particulièrement lugubre, ce soir-là, que la mère se retire discrètement dans sa chambre; Monsieur fume plusieurs cigares afin de lui donner le temps de s'endormir, puis il va la rejoindre; mais elle ne dort pas. Debout près du lit blanc, où devrait reposer son enfant, l'œil rougi, la main plongée dans les dentelles du chevet, immobile, on dirait qu'elle cherche à entendre cette respiration légère, à saisir ce souffle frais qui lui sont familiers, à deviner sous les couvertures blanches et froides les membres charmants que ses lèvres connaissent aussi bien que ses yeux. Ce spectacle frappe le père dans le plus intime de son être; attendri, il s'arrête au seuil de la chambre, quand la mère, se retournant de son côté, lui dit de sa voix la plus douce, bien bas, tout bas:

— M'aimes-tu assez pour la faire revenir demain?

— Oui, chère, je télégraphierai à la première heure. Maintenant dormons.

On ne dormit guère.

Le lendemain midi, sous la garde toujours sérieuse du bon oncle, rentrait au logis la petite déserteuse, heureuse de sa courte échappée et pas trop contrariée de son rappel, car elle aussi avait senti les premières griffes de l'absence.

Jamais fils prodigue revenu de ses égarements, naufragé sauvé des flots, malade chéri disputé pouce par pouce à la mort, n'ont mis baume plus bien-faisant dans des veines humaines.

Illuminée de sourires, de bavardages, de caresses, la maison cessa d'être grande, comme nous disons si pittoresquement.

Mais il y a une mère qui a fait un serment dans son *en dedans*, ce serment, chacune de vous le devine, lectrices.

ALPHONSE LUSIGNAN.

LE CANADA ARTISTIQUE est une publication mensuelle spécialement dévouée à la musique, aux beaux arts et à la littérature.

Le prix de l'abonnement est de \$3.00 par année.

Chaque numéro contient huit pages de musique gravée et 16 pages de texte.

Un numéro échantillon sera envoyé à toutes les personnes qui nous en feront la demande.

Les chanteurs et instrumentistes sont priés d'envoyer leur adresse à l'éditeur du CANADA ARTISTIQUE. Lorsqu'ils le présenteront des engagements, on les leur fera parvenir, sans délai.

ROMANS

DOUBLE CONQUÊTE

André Gerbois, auteur dramatique non joué, flânait un certain soir de printemps par les rues de Paris, avec son ami Martin Duhamel. Il était heureux, quoiqu'il eût force soucis fort graves. Les pessimistes ont beau dire, ils ne feront jamais que la jeunesse ne soit pas la jeunesse, le soleil le soleil, le printemps le printemps. André n'avait pas le sou, il venait d'être chassé par son propriétaire pour un oubli au moment du terme, et il s'était réfugié dans une chambre au sixième d'une fort vilaine maison, où l'on devait geler en hiver et cuire dans son jus en été. Une pièce, sur laquelle il avait compté, après avoir voyagé dans tous les théâtres de la grande ville, où l'on est censé rire, venait de lui être renvoyée par le directeur du théâtre de Pantin. Après cela, il fallait tirer l'échelle.

Mais il faisait si bon sous les arbres au tendre feuillage des boulevards, le soleil se couchait dans un tel éblouissement de lumière et de couleurs harmonieuses qu'il n'y avait pas à se défendre: il fallait se laisser à la joie de vivre, à ce bonheur de la jeune saison pleine de promesses pour l'avenir, à la douceur de l'air frais et léger. Les animaux jouissent ainsi de la vie, eux aussi: c'est possible, les animaux ont raison, voilà tout.

— Allons aux Champs-Élysées, dit Martin Duhamel, on y respirera moins de fumée de cigares et de poussière.

— Attends encore un peu. Tout à l'heure les ateliers vont lâcher leur monde. C'est si amusant à voir les petites ouvrières, pressées, trottant menu, jacassant les unes avec les autres.

— Je n'ai jamais remarqué que ce fut amusant, grogna Martin, qui n'aimait pas les femmes. On l'a trop vantée, la grisette de Paris; ou bien, elle n'existe plus. Mimi Pinson n'a plus son bonnet; elle l'a jeté pardessus les moulins, et à sa place elle s'est acheté un chapeau. Elle fait la dame et l'imité fort mal. En fait de femmes...

— Tu vas lâcher une hérésie; je t'arrête à temps. D'autant que nous sommes arrivés où je voulais te mener.

— Alors, je comprends. Ce n'est pas "les petites ouvrières" qu'il fallait dire, mais "une petite ouvrière." Eh bien, vrai, il ne te manquait plus que cela!

Les deux jeunes gens se trouvaient maintenant rue de la Paix, André se mit à rire:

— Je ne la connais pas, je te le jure. Mais ce qu'elle est gentille! Et un petit air si sage, si honnête! Quand on lui dit un mot, elle n'a pas l'air de s'en apercevoir...

— Alors, tu as essayé?

— Parbleu!... Et elle se nomme Rose. Cela vous a un petit air 1830, n'est-ce pas? On ne s'appelle plus Rose. Mais ce que cela lui va! Quand une de ses compagnes l'a appelée l'autre soir, et qu'elle s'est retournée, il me semblait que, tout seul, j'aurais deviné son nom. Un vrai bouton de rose, mon cher, si frais, si jeune — une blonde aux joues rosées — par ce temps d'anémie, cela fait un plaisir à voir!

— Prends garde; tu t'emballer...

— Chut! la voici.

Les ouvrières de Mme Rigaud, la grande modiste débouchèrent sur le large trottoir, faisant un joli vacarme de rires, de plaisanteries, d'exclamations variées. Dame! on s'était tu pendant de longues heures, il fallait bien se dédommager un peu! Et les jeunes filles se dédommageaient en effet. Il y en avait de brunes, de rousses, de blondes, de grasses, de maigres, de jolies, voire de laides — mais il n'y avait parmi toutes ces jeunes Parisiennes qu'un seul bouton de rose.

— Hein?... murmura André, dévorant la jeune fille des yeux.

Martin haussa les épaules. Il connaît André Gerbois

depuis le temps où tous deux faisaient leur seconde à Louis-le-Grand, et l'avait toujours connu amoureux. Il y a, parait-il, des professions qui réclament cela. Lui, garçon austère, fort laid, très pauvre, n'avait que faire de ces bêtises sentimentales. Il s'était présenté à l'École normale, avait été le premier — des refusés — il ne lui manquait presque rien pour être du nombre des heureux ; mais il ne se représentait pas et préparait laborieusement son agrégation, ayant eu la chance de trouver une place fort humble de professeur dans une école libre. Il "piochait" ferme, et ne s'accordait en fait de distractions que les promenades du soir, en compagnie de son ami André. Les deux natures étaient bien les deux natures les plus opposées qu'il fut possible d'imaginer. Leur amitié ne s'en ressentait nullement, y gagnait peut-être, l'un complétant l'autre. Chacun, cependant, prenait son ami en pitié, ce qui est une façon comme une autre de se rendre à soi-même pleine justice.

Cependant, Martin Duhamel lui-même dût s'avouer que Mlle Rose était jolie ; la physionomie n'était pas bien régulière peut-être, mais des yeux d'un bleu sombre, de la bouche légèrement entrouverte sur les dents blanches, de la merveilleuse carnation surtout, s'exhalait ce quelque chose qui est plus que la beauté même et qui se nomme le charme. Et, avec cela, comme l'avait dit André, un petit air sage et honnête, une façon de marcher bien simple, de se faufiler, gracieuse et légère, à travers les passants, sans avoir l'air de remarquer qu'on la regardait beaucoup, et que certains la suivaient. La petite robe grise, le chapeau de paille, le carton de modiste qu'elle portait sans doute à quelque cliente, disait assez qu'elle n'était qu'une ouvrière ; et cependant elle tenait ses admirateurs à distance.

André et Martin la virent traverser le pont des Saints-Pères et s'engager dans la rue Bonaparte.

— Elle habite dans notre quartier, fit André, qui avait bien envie de la suivre encore.

— Ou bien sa cliente y habite ; elle portait un carton à chapeau, tandis que les autres sont sorties les mains vides. Allons aux Tuileries, puisque tu as tourné le dos aux Champs-Élysées, à courir ta belle !

Les deux jeunes gens s'assirent sur un banc et causèrent longuement, amicalement, ce qui est un plaisir économique, un des seuls qui fut à leur portée. Il ne fut plus question de Mlle Rose, mais bien de leur avenir à tous deux, qu'il était difficile de voir sous un aspect rappelant, même de loin, le nom de la jolie modiste.

André, lui au moins, était seul au monde, et, s'il tombait dans la bagarre, n'entraînerait personne avec lui dans sa chute. Martin, au contraire, avait des charges, et des charges très lourdes. Il envoyait la moitié de ses maigres appointements à ses parents, les paysans qui s'étaient saignés aux quatre membres pour faire de lui un "monsieur." Cependant, tout en fumant des pipes de deux sous, Duhamel disait : "Quand je serai de l'Institut..." et André, qui était riche surtout de manuscrits refusés, disait : "Quand je serai de l'Académie française." Et le joli ciel de mai, tout constellé, souriait doucement à leurs rêves, à leur jeunesse, à la superbe insolence de leur ambition... C'est si bon d'avoir vingt-cinq ans, de se bien porter et de croire à l'avenir !

Le lendemain, André Gerbois, qui n'était pas très matinal, n'avait pas encore achevé sa toilette lorsqu'il entendit un grand fracas dans l'escalier, une chute, un bruit d'objets qui dégringolaient, un cri de femme. En un instant il se trouva sur une marche, soutenant de son mieux une jeune personne à demi pâmée. Il faisait très sombre dans ce vilain escalier, ce qui expliquait bien un peu l'accident. Le premier mot de la jeune personne fut :

— Mon carton... ma boîte à chapeau... pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur !

André, qui commençait à y voir dans la demi-obscurité ressentit un émoi délicieux. Il tenait dans ses bras la gentille modiste ; la gentille modiste devait donc être sa voisine. Il ne témoigna rien de sa joie, et ce fut le plus respectueusement du monde qu'il dit :

— Appuyez-vous à la rampe, mademoiselle, pendant que j'opère le sauvetage du chapeau.

— Merci, monsieur, vous êtes bien bon.

Le carton se trouva intact, étant une boîte en bois léger au lieu d'un véritable carton. Mlle Rose, assise sur une marche, ouvrit précipitamment la boîte, souleva le papier de soie qui protégeait le chapeau et constata avec un soupir de soulagement que le chef-d'œuvre de Mme Rigaud n'avait nullement été endommagé. Elle voulut alors se lever, et retomba aussitôt en poussant un cri étouffé :

— C'est mon pied ; je crains de l'avoir tourné dans ma chute. Que vais-je devenir ! La patronne m'a confié ce chapeau à finir hier au soir afin de pouvoir le porter de bonne heure à Mme Laffenas, une de nos principales clientes.

— Mme Laffenas ? L'actrice du Temple de Thalie ?

— Justement. C'est pour une messe de mariage ; elle voulait quelque chose de sévère, de plus sévère que les chapeaux du faubourg Saint-Germain, et je devais lui essayer à huit heures et demie ! Peut-être maintenant... Si vous vouliez bien m'aider un peu... Je vous donne bien du mal, monsieur...

— Moi, je n'appelle pas cela du mal, fit André d'un ton convaincu.

Mais il n'y avait pas moyen, le pauvre pied gonflait à vue d'œil. Dans un moment pareil, il n'y a pas à faire de bégueulerie. André, aussi délicatement qu'une femme, ôta la bottine, puis porta à demi sa voisine, jusque dans sa chambre, à côté de la sienne à lui ; une petite chambre toute propre et gentille. Mlle Rose gémissait, mais de dépit encore plus que de douleur. Que dirait Mme Laffenas ? Que dirait la patronne ?

— Ecoutez, mademoiselle, la première chose, c'est d'appeler un médecin, car je crains une entorse. Il y en a un dans la maison, je le prévenirai en passant. Je dirai à la concierge de monter. Quant au chapeau...

— Ah ! monsieur, si vous vouliez bien le donner à un commissionnaire en lui recommandant de se dépêcher : boulevard Saint-Germain, 177 bis ; puis il irait prévenir Mme Rigaud.

— C'est cela même. Voyez comme c'est simple. Surtout ne vous tourmentez pas, mademoiselle ; tout ira pour le mieux. Vous souffrez beaucoup ?

— Un peu, dit la pauvre enfant.

André, se donnant à peine le temps de nouer sa cravate, dégringola l'escalier quatre à quatre, sa boîte à chapeau à la main ; il eut la chance de happer le docteur au moment où celui-ci allait sortir, et d'attendrir la concierge, qui était une brave femme, quoiqu'elle eût plus de considération pour les locataires du premier que pour ceux du sixième. Puis, quand il se trouva dans la rue, le jeune homme s'arrêta un instant et contempla la boîte.

Un commissionnaire ?... D'abord, il n'en voyait pas ; puis, pour payer une course, il fallait avoir de l'argent. Le jeune auteur dramatique déposa tranquillement le carton sur le trottoir et fouilla dans ses poches. Il n'y trouva pas grand-chose, et il fallait songer aux repas du jour.

— Bah ! dit-il, qui me verra ?

Il n'était pas encore huit heures et demie ; le 177 bis du boulevard Saint-Germain n'était pas loin, et la résolution du futur académicien fut bientôt prise ; il serait son propre commissionnaire.

On le laissa dans l'antichambre avec les cannes et les parapluies, et il commençait à trouver le temps long. Une voix de femme, qu'il avait souvent entendue au théâtre,

s'éleva tout d'un coup ; la voix était irritée et quelque peu aigre ; il comprit que la voix disait :

— Faites entrer la personne qui a apporté ce chapeau !

— Diable !... fit André.

Mais il entra tout de même. La célèbre actrice, debout devant sa psyché, en peignoir tout couvert de dentelles, essayait le chapeau en fronçant ses jolis sourcils.

— Vous voyez bien, mademoiselle, que ce chapeau est un horreur. Il ne me va pas du tout !...

— Moi, je proposerais un grand coup de poing pour renfoncer tout cela. Ce que ces hauts chapeaux sont insupportables au théâtre, pour les voisins !...

André disait cela du ton le plus naturel du monde. L'actrice, tenant encore les brides du chapeau sous le menton, s'était retournée tout d'une pièce et devisageait le jeune homme, trop étonnée même pour montrer de la colère.

— Qui êtes-vous ? Qui vous a permis d'entrer ici ?

— Dame ! on m'a dit d'entrer, et je suis entré. J'avoue que j'aimerais mieux être ailleurs. Et si vous voulez bien me le permettre, madame, je me retirerai, non sans avoir déposé à vos pieds mes hommages et l'expression de ma profonde admiration.

— Mais je veux savoir, enfin ! Qu'est-ce que cela signifie ? Mme Rigaud devait m'envoyer une de ses ouvrières.

— Justement. Elle est tombée dans son escalier et s'est donné une entorse. Je l'ai ramassée ; j'ai aussi ramassé cette boîte — qui est bien incommode à porter, par parenthèse, quand on en a pas l'habitude. — Je devais la confier à un commissionnaire. Mais j'ai constaté avec regret que ma bourse était atteinte d'une anémie arrivée au dernier degré ; alors je vous l'ai apportée moi-même. Vous voyez, madame, que l'histoire n'est pas bien compliquée.

— Alors vous n'êtes pas garçon de magasin ?

— En ai-je l'air ? Je suis auteur dramatique — en chambre ; je ne peux même pas dire auteur dramatique sifflé, ce serait un titre ; mes pièces n'ont pas été sifflées, car elles n'ont pas vu le jour.

La jolie actrice se mit à rire. Son rire était un de ses grands charmes et lui avait valu bien des applaudissements au théâtre ; c'était un rire jeune, frais, harmonieux et qui montrait les plus jolies dents du monde. André eut envie d'applaudir, comme il l'avait souvent fait ; mais il se contenta de sourire, et dit à l'artiste :

— Regardez-vous maintenant dans la glace, madame, et voyez comme ce chapeau calomnié vous va. Jamais vous n'avez été plus jolie !

Mme Laffenas, le rire encore aux lèvres, se regarda ;

— Mais, c'est que vous avez raison ! Je ne sais où j'avais l'esprit. Il est très bien, ce chapeau, et je le garde.

— Vous le gardez, et vous me renvoyez.

— Naturellement. A propos, vous devez faire des pièces gaies, vous !

— J'ai des fous rires en les faisant ; seulement je suis seul à en rire. Les directeurs en me les rendant ne manquent pas de dire : " Mais elle est crevante, votre machine ! " La seule pièce que je sois arrivé à faire passer, ça été un drame très noir qu'on m'a joué au Château-d'Eau : il commençait par quatre assassinats, plus horribles les uns que les autres, et continuait par tous les crimes que j'avais pu ramasser dans les procès de cour d'assises... Il a été joué vingt fois, mon drame, et m'a rapporté deux cent quarante-sept francs soixante-quinze centimes... ce qui est une somme.

— Eh bien, apportez-moi une de vos machines — pas un drame, par exemple — et je la lirai.

— Permettez, madame, je suis un homme qui sait qu'il faut toujours être prêt à saisir la balle au bond. J'ai toujours une pièce dans une de mes poches... on ne sait jamais ce qui peut arriver...

Et, gravement, il déposa un manuscrit sur la table.

— Comment vous appelez-vous ?

— André Gerbois, et mon adresse est sur le manuscrit...

Je sais que vous ne le lirez pas, mais, c'est égal, ça fait plaisir tout de même. En rentrant, je vais commencer une pièce plus désopilante que les autres, et j'y fourrerai mon aventure de ce matin. L'art, voyez-vous, madame, c'est une grande habileté à utiliser les restes.

— Comme la cuisine bourgeoise. Je vous promets de vous lire... un de ces jours.

— Ah ! je suis patient. Quand on a affaire aux directeurs de théâtre, on le devient forcément...

André eut l'occasion d'exercer cette vertu, acquise dans les antichambres directoriales ; des mois se passèrent et il n'entendit, plus parler de la jolie Mme Laffenas et de son manuscrit. Comme il s'était attendu à la chose, elle ne l'étonna pas autrement et il ne s'en émut point. A vrai dire, il avait alors des choses plus agréables en tête.

L'entorse de Mlle Rose la força à garder la chambre pendant plusieurs semaines ; la souffrance était fort aiguë, mais l'ennui d'être ainsi forcée d'abandonner sa vie active dépassait encore la souffrance. Cependant, Mme Rigaud, qui n'était pas une mauvaise femme et qui regardait Rose Mignon comme un de ses meilleures ouvrières, lui envoyait du travail, la payait comme par le passé, et faisait prendre de ses nouvelles par l'une ou l'autre de ses compagnes. Aussi, dans son malheur, Rose se trouvait encore avoir de la chance, et elle travaillait de son mieux, étendue sur sa chaise longue, car Mlle Mignon s'était meublée fort gentiment avec ses premières économies.

Mais la solitude lui pesait, et elle craignait de lasser la patience de sa patronne.

André, très respectueux, venait chaque jour s'informer auprès de sa voisine, s'il pouvait lui être bon à quelque chose. Il lui avait, fort gaiement raconté son aventure avec Mme Laffenas, et avait arraché un rire à la pauvre enfant au milieu de ses douleurs très vives du premier jour. Il montrait tant de plaisir à lui être utile, et tant de discrétion dans ses petites visites, que Rose, quoiqu'elle eut fort bien reconnu en lui le jeune homme qui plus d'une fois l'avait suivie, lui demanda quelques menus services. Il faisait, en somme, un commissionnaire très sortable. Puis, comme elle s'ennuyait fort, une fois son travail terminé, il lui prêta quelques livres. Il s'amusa à lui demander ses impressions sur les auteurs ; et Rose, dont l'éducation était fort sommaire, rendait compte de ses lectures avec une naïveté, mais aussi avec un bon sens et une droiture qui la montraient naturellement intelligente et saine d'esprit.

Peu à peu, l'intimité s'établissait forcément. La visite d'André devenait chaque jour un peu plus longue que la veille. Il traitait sa voisine toujours avec un respect chevaleresque, mais comme il n'était pas dans sa nature d'être cérémonieux ou guindé, ce respect n'excluait nullement la gaieté. Son bonheur était de faire rire la gentille Rose Mignon et de voir ses dents blanches. Il lui raconta son histoire, ses déboires auprès des directeurs récalcitrants, ses difficultés avec ses propriétaires, les petits métiers qui le faisaient vivre, ou vivoter plutôt... il avait été jusqu'à faire des réclames drôlatiques pour des " potards " qui lançaient un nouveau remède universel.

Alors, Rose, de son côté, lui dit sa vie ; une petite vie pas bien gaie. Enfant trouvée, élevée à l'hospice, mise en apprentissage chez une modiste de province. Puis, sentant qu'elle avait plus de goût et plus d'initiative que la modiste elle-même, et ayant su inspirer de l'intérêt à une des principales clientes, celle-ci lui avait prêté un peu d'argent, et elle était venue à Paris. La première année avait été dure ; mais, à Paris, lorsqu'on a réellement du goût, ce goût finit toujours par être apprécié. Rose Mignon n'avait

encore que vingt-et-un ans et elle entrevoyait déjà le jour où elle serait "première" chez Mme Rigaud. Et cela, ce serait la tranquillité, le bien-être, la sécurité pour l'avenir.

Ce que Rose ne disait pas, mais ce que son jeune voisin comprit, comme si elle l'eût dit, c'est que les difficultés matérielles n'avaient pas été les seules dont elle eût à se garer. Une petite modiste, vivant dans une chambre sous les toits, sans la moindre protection, est horriblement exposée. Rose Mignon, fille du peuple, habituée aux conversations d'atelier, ne pouvait ignorer le danger qui perpétuellement la menaçait. On la sentait très honnête, et honnête avec courage; mais le courage suffisait-il pour la protéger toujours contre les autres, pour la protéger surtout contre elle-même? C'était pour André un problème qui le préoccupait et l'intriguait: comment cette enfant de l'hospice, mise en apprentissage à quatorze ans, ne voyant autour d'elle, en général, que de mauvais exemples, sans famille, sans appui d'aucune sorte, comment cette fille là avait-elle tous les instincts de la jeune fille honnête et chaste, le désir de se tenir, au moral comme au physique, nette de toute souillure? Et le fait pourtant n'était pas douteux; il suffisait de causer avec elle pendant cinq minutes, de regarder au fond de ses jolis yeux bleus, si purs, si candides, si francs aussi, pour en être persuadé. Et, de plus, Rose Mignon n'avait-elle pas l'estime de sa concierge? Alors!...

André, qui avait commencé par suivre Rose dans la rue, qui s'était amusé de cette ombre d'amourette, trouva subitement sa vie toute prise, comme imprégnée de la présence de la jeune fille. Il pensait à elle sans cesse, s'ingéniait pour lui venir en aide, pour l'amuser, pour lui faire oublier l'ennui mortel des longues journées solitaires. Il se faisait à lui-même de beaux raisonnements sur sa conduite. Son respect pour Rose n'était pas douteux. André avait roulé beaucoup dans la bohème parisienne, mais il n'y avait pas perdu le respect de la pureté féminine; il se disait que Rose prenait la place de la sœur rêvée et qu'il n'avait jamais connue; que ce serait bien gentil de trouver à qui parler de ses espérances, de ses déboires et de ses chagrins à qui n'eût pas la barbe, la grosse voix et les raisonnements implacables de l'ami Martin. Enfin, il se disait toutes les choses qu'en pareil cas un honnête garçon se dit, pour se donner le change. Et, au fond, tout au fond, il savait parfaitement qu'il était amoureux de Rose Mignon; et, de plus, il se doutait vaguement que le beau sourire de bienvenue qui illuminait la gentille figure pâlie, lorsqu'il entra chez sa voisine, n'était pas tout à fait un *sourire ordinaire*. Pauvre petite Rose Mignon!

André aurait dû se méfier. Il ne parlait pas à Martin Duhamel de sa jeune voisine. Ce philosophe aux rudes paroles l'aurait secoué de la belle façon, s'il avait pu se douter que le travail ardu qui retenait son ami dans sa mansarde était surtout, un travail fort agréable, accompli dans la mansarde à côté. Mais il se trouva justement que Martin, très absorbé par la préparation de son examen du mois d'août, sortait fort peu de son côté et ne remarqua pas autrement, dans les rares promenades du soir qu'il se permettait encore, que l'auteur dramatique paraissait presque aussi absorbé qu'un philosophe.

Prêter des livres, en causer, c'est quelque chose; mais les causeries devenant beaucoup plus longues, il avait paru tout naturel, avant bien longtemps, pour ne pas empêcher les agiles doigts de la modiste de faire leur joli travail, d'ouvrir un des livres apportés ce jour-là, et d'en lire à haute voix quelques passages. Les livres d'André, en général, racontaient des histoires d'amour. Jamais Rose

n'avait été à pareille fête. Travailler ainsi, bercée par un rythme très doux — elle aimait surtout les vers — c'était un bonheur idéal. Rose ne comprenait pas toujours bien, mais le sonore ron-ron des alexandrins la charmait comme une musique. Ce ne pouvait pas être mal de laisser son voisin ainsi s'occuper d'elle! Quand on lit à haute voix, on ne peut pas songer à dire des bêtises. Du reste, André ne disait pas de bêtises. Puis, cela ne durerait guère. Bientôt — le docteur le lui avait promis, — elle pourrait marcher, reprendre sa vie active, se rendre chaque matin chez la patronne et ne rentrer que le soir. Alors, entre voisins, on se dirait, en passant un rapide bonjour — et ce serait tout. Rose soupirait en se répétant que ce serait tout! Pourquoi ne pas profiter des quelques jours qui restaient, puisque M. André lui jurait si bien qu'il faisait ces lectures pour lui-même autant que pour elle?

Et c'est ainsi que, sans se le dire, sans se l'avouer à eux-mêmes, André et Rose se mirent à s'aimer éperdument.

Un soir, ce devait être l'avant-dernier car Rose maintenant allait presque bien, André avait obtenu de faire un petit bout de lecture après son très maigre dîner. Il s'agissait de finir *Hernani*, drame qui avait passionné la modiste. Non, elle ne pourrait jamais se résigner à n'en pas connaître le dénouement, et se le lire à elle-même ne serait plus du tout la même chose! André lisait en auteur dramatique, c'est-à-dire quasi en acteur; et les vers superbes ronflaient, les personnages semblaient vivants, plus grands que nature, des sortes de géants aux sentiments surhumains, drapés d'étoffes splendides, brandissant des épées flamboyantes. Justement, elle avait un travail pressé à finir, qu'on devait venir chercher de bonne heure le lendemain. Elle ne craignait qu'une chose: donner aux dentelles et aux fleurs de son chapeau des allures romantiques, en faire des panaches désordonnés à effaroucher tous les maris de la grande ville.

L'aiguille de Rose piquait ici ou là avec son agilité ordinaire; malgré la respiration un peu haletante, les joues qui s'emflammaient, la modiste restait quand même habile ouvrière. Mais à la fin du cinquième acte, alors qu'Hernani va mourir, les mains doucement se croisèrent, molles et abandonnées. Le duo d'amour, si passionné, si déchirant, si harmonieusement douloureux, la transfigurait. Ce n'était plus Rose Mignon, la petite modiste; c'était une femme qui pour la première fois de sa vie voit l'amour de près, le comprend, tressaille jusqu'au fond d'elle-même, l'appelle, le craint et veut mourir...

Aussi jamais André, le faiseur de pièces gaies, le bohème, n'avait lu comme il venait de lire cette adorable scène. Ce rieur avait un sens très juste des choses vraiment belles, et il appartenait encore à la génération qui savait apprécier Hugo. Les derniers vers se mouraient et sa voix tremblait. Puis il se tut, et le livre lui tomba des mains:

Galeotto fu il libro, e qui lo scrisse!...

Un genou à terre, penché vers la jeune fille, il lui murmurait à l'oreille:

— Rose, je vous aime... je vous aime... je t'aime, ma douce fleur sauvage!

Elle ne bougeait pas. Mais lorsqu'elle le vit tout près d'elle, elle le regarda de ses beaux yeux troublés par un sentiment inconnu, suppliants aussi, pleins d'une terreur indicible. Enfin elle dit très bas:

JEANNE MAIRET.

(A suivre.)

CATALOGUE DE MUSIQUE VOCALE.

Sur réception du prix marqué les morceaux suivants seront envoyés (franc de port) aux personnes qui en feront la demande. Ce catalogue sera suivi de plusieurs autres contenant toutes les nouvelles publications de France et des Etats-Unis. Nous enverrons aussi, sur demande, n'importe quel morceau de chant, piano, ou toute autre publication sur réception du prix.

| | | | | | | | | |
|--|---------------|--------|---------------------------------------|--------------|------|--|------------------|--------|
| Absence..... | Beethoven | .30 | Drapeau (1e) de Carillon..... | Sabatier | .35 | LES BAVARDS—c'est l'Espagne..... | Offenbach | .50 |
| A Colombine..... | Musset | .50 | Drin, drin, drin, Chansonnette..... | Margeot | .25 | Les myrtes sont flétris..... | Faure | .50 |
| Adieu, Noble Coursier..... | Heurion | .40 | Dur d'oreille, scène comique..... | F. Boissière | .35 | Les Rameaux..... | Faure | .50 |
| Ah! dis-moi..... | Rupès | .25 | Elle ne croyait pas..... | " | .35 | Les roses, valse..... | Métra | .75 |
| Ah, non credea..... | Bellini | .65 | Endors-toi, Bar..... | Scuderi | .35 | L'été—Valse chantée—Mez. Sop..... | " | .50 |
| Ailes de l'amour (les)..... | A. d'Haack | .25 | Fleurs de Mai, valse..... | Wekerlin | .50 | Le Sorrent..... | Mozart | .50 |
| Aimez-moi..... | F. Chopin | .50 | Fleurs des Alpes..... | Wekerlin | .50 | L'étranger..... | G. Alary | .35 |
| A la France..... | Pianquette | .25 | Flora (bolero), difficile..... | Prume | 1.00 | Lettre d'une cousine à son cousin | C. Lecocq | .35 |
| Alléluia d'amour..... | Faure | .60 | GENEVIEVE DE BRABANT..... | Offenbach | .35 | L'oiseau s'envole, Bar..... | Paul et Virginie | .30 |
| Allons, suissiez..... | L. Clapissou | .50 | En passant sous la fenêtre..... | " | .35 | Medjé..... | Gounod | .50 |
| Alsace et Lorraine..... | Ben. Layoux | .25 | Une poule sur un mur..... | " | .35 | Message d'amour, valse ariette..... | Gounod | .75 |
| Amours et Fleurs..... | " | .40 | Grâce à vous, mesdemoiselles..... | " | .35 | N'effeuillez pas les marguerites | Villebichot | .25 |
| Angle du Paradis (Mireille)..... | Gounod | .30 | Gentil printemps..... | Rivière | .50 | Ne t'en souviens-tu pas?..... | Streabboy | .35 |
| Aubade à la fiancée..... | Golbaerts | .60 | Hymne à la nuit, Bar..... | Gounod | .70 | Noel..... | Gounod | .50 |
| Au printemps..... | Gounod | .50 | Il Bacio—Le Baiser, Valse..... | Arditi | .60 | Noel (tenor)..... | Adam | .40 |
| Ave Maria..... | Gounod | .75 | Il va venir (La Juive)..... | Halévy | .50 | Nuit d'été, Sop. ou Ténor..... | Lavallée | .50 |
| Ave Maria..... | Millard | .40 | Imprecation, Bar..... | Fesca | .70 | Oh! dites-lui..... | Kolschoube | .25 |
| A vos pieds, hélas, me voilà. (Mireille) | Gounod | .30 | J'ai perdu celle..... | N. G. Bach | .40 | O Luce di quest' anima..... | Donizetti | .65 |
| Baisers d'autrefois (les)..... | Geo. Donay | .40 | Je suis jaloux, valse chantée..... | Rupès | .50 | O ma lyre immortelle (Sappho) | Gounod | .75 |
| Baisers de ma mère..... | E. Arnaud | .50 | Jésus de Nazareth, Bar..... | Gounod | .75 | O mon cher aimant (la Péricole) | Offenbach | .50 |
| Bal de la rose (le)..... | Boissière | .35 | Je t'aimais..... | Pinsuti | .50 | O mou Fernand..... | Donizetti | .50 |
| Bal d'enfants, Valse..... | Wekerlin | .35 | Judith, scène et air..... | J. Concone | .60 | Où voulez-vous aller?..... | Gounod | .35 |
| Bal (le), Valse chantée..... | Mercier | .25 | L'Abeille..... | " | .35 | Ouvrez..... | J. Dessaner | .75 |
| BARRE BLEUE—Y a des bergers..... | Offenbach | .35 | LA BELLE HELENE—Amours divins | Offenbach | .35 | Pauvre France..... | " | .35 |
| Y'là z'encor de drol's..... | " | .35 | Au cabaret du labyrinthe..... | " | .35 | Pauvres amoureux..... | Tagliafico | .35 |
| Pierre un beau jour..... | " | .35 | Au mont Ida trois déesses..... | " | .35 | Pensée d'amour..... | Schubert | .30 |
| Pourquoi qu'ils ni font..... | " | .35 | On me nomme Hélène la blonde..... | " | .35 | Plaisir d'amour..... | Martini | .30 |
| Bavarde (la), Chansonnette..... | Leduc | .35 | Un mari sage..... | " | .35 | Pourquoi?..... | Faure | .50 |
| Bête du bon Dieu (la)..... | A. d'Haack | .25 | Un vrai, je ne suis pas coupable..... | " | .35 | Prêtre à la Vierge Marie..... | L. Albites | .50 |
| Blondine..... | Gounod | .75 | LA BERGERONNETTE..... | A. Chondens | .50 | Quand de la nuit (L'éclair)..... | Hatvy | .75 |
| Blondine..... | A. d'Haack | .25 | La Charité..... | Faure | .50 | Rappelle-toi..... | G. Rupès | .35 |
| Boléro de la bohémienne (le)..... | L. Durand | .50 | La course aux papillons..... | J. Bordèse | .25 | Réponds, petite fleur..... | Streabboy | .35 |
| Bonheur, Es-tu là, Ten..... | D. Valentin | .35 | La femme du pêcheur..... | A. Thévenet | .30 | Robert, toi que j'aime. Cavatine..... | " | .50 |
| Bonjour Suzon..... | Léo. Delibes | .50 | La fillette aux chansons..... | Guion | .25 | Romanes du Baiser (la Mascotte)..... | " | .50 |
| Bonsoir, Maman..... | Paolo Tosti | .35 | L'âge de l'amour..... | Lecocq | .30 | Rose, souviens-toi..... | Rupès | .20 |
| Bretelles (les) Chansonnette..... | Chaton | .30 | LA GRANDE DUCHESSE..... | Offenbach | .35 | Saucta Maria..... | Faure | .35 |
| Ca mord, Chansonnette..... | A. d'Haack | .25 | Dites-lui..... | " | .35 | Séparation..... | Rossini | .40 |
| CARNEZ, Habanera..... | Bizet | .50 | Le sabre de mon père..... | " | .35 | Sérénade, Mez. Sop..... | Gounod | .55 |
| " Les Tringles des Sistes..... | " | .50 | Ah! que j'aime les militaires..... | " | .35 | Sérénade..... | Schubert | .50 |
| " Près des Remparts de Séville..... | " | .50 | Légende du verre..... | " | .35 | Sérénade tirée de Ruy Blas..... | " | .50 |
| " Chanson de Torriador..... | " | .60 | Allez, jeunes filles..... | " | .50 | Si tu savais..... | Balle | .55 |
| Cavatine de Marguerite (Pré-aux-Cleres) | Hérolt | \$1.50 | Pour épouser une princesse..... | " | .35 | Si vous croyez (Chanson de Fortino) | Offenbach | .35 |
| Célébrons le Seigneur..... | Rupès | .50 | LA LISSETTE DE BÉRANGER..... | Bérat | .35 | Sombres forêts (Guillaume Tell)..... | " | .40 |
| C'est un oiseau qui vient de France..... | Boissière | .50 | La Marseillaise..... | " | .25 | Soupirs..... | Faure | .50 |
| C'était une roi de Thulé (Faust)..... | Gounod | .30 | La Mascotte (duetto)..... | " | .35 | Souvenir de Rome..... | E. Paladilhe | .60 |
| Chacun le sait (Fille du Reg)..... | Donizetti | .40 | La nuit..... | Lataste | .50 | Stances à l'océan..... | Prosper Cadmus | .35 |
| Chagrin d'amour..... | Mme. Mulibras | .30 | La nuit, valse..... | Ghele | .75 | Stella, Valse..... | Faure | .75 |
| Charité (la)..... | Faure | .35 | La Pigeonne..... | Bernicot | .25 | Tant que le jour dure..... | Leo Delibes | .50 |
| Charlotte Corday..... | Bordèse | .35 | L'apostat (Basse)..... | Bordèse | .30 | Temple, ouvre-toi, bar..... | Gounod | .50 |
| Chanson Lorraine..... | Lacome | .40 | La reine Mignonne..... | G. Braga | .75 | Tout ici me le rappelle. Cavatine (Les Paritains)..... | Bellini | \$1.00 |
| Chanter et Souffrir..... | Gounod | .30 | L'aurore de l'amour..... | J. Callacots | .40 | Tout nous dit d'espérer..... | G. Rupès | .50 |
| Chant National..... | Lavallée | .25 | Le Bal d'oiseaux..... | Lacome | .50 | Une fleur pour répose..... | Massini | .25 |
| Colinette, Chansonnette..... | Duflès | .35 | Le beau Danube bleu, valse..... | Wekerlin | .75 | Un secret..... | G. Alary | .35 |
| Connais-tu le pays (Mignon)..... | A. Thomas | .50 | Le Calvaire..... | Gounod | .50 | Valse des Feuilles..... | Faure | .50 |
| Cours, mon aiguille..... | V. Massé | .30 | Le ciel a visité la terre..... | Gounod | .50 | Va mon vaissau..... | Streabboy | .35 |
| Dans le bois, berceuse..... | V. Massé | .35 | L'éclat de rire..... | Auber | .40 | Vive la France..... | E. Lavigne | .25 |
| Dans les fleurs, S. T. Bar..... | Faure | .50 | Le Crucifix..... | Faure | .35 | Vous me trompez, Chansonnette | C. E. Cohen | .50 |
| Dans ma coupe..... | F. Boissière | .35 | Le gros chat gris. Chansonnette..... | " | .30 | | | |
| David chantant devant Saul..... | Bordèse | .60 | L'Envers du Ciel..... | Moréau | .25 | | | |
| Dernier amour..... | Rupès | .30 | Le premier jour de bonheur..... | Auber | .75 | | | |
| Désillusion..... | G. Rupès | .50 | Le printemps, valse..... | Titto Mattei | .35 | | | |
| Deux Sœurs Jumelles (chansonnette)..... | " | .35 | Le Vallon..... | Gounod | .50 | | | |
| Doute et bonheur (tenor)..... | M. Graziani | .40 | Le réveil..... | Wekerlin | .35 | | | |

A. FILIATREAU,

Editeur du "CANADA ARTISTIQUE,"

Boite 324, P. .O

LE REMEDE DU
PERE MATHIEU ! LOTION PERSIENNE



*Je suis affectionné
à vos produits Mathieu*

L'ANTIDOTE DE L'ALCOOL ENFIN TROUVE !
ENCORE UNE DECOUVERTE !

LE REMEDE DU PERE MATHIEU
guérit radicalement et promptement l'intempérance et déracine tout désir des liqueurs alcooliques. Le lendemain d'une fête ou de tout abus des liqueurs enivrantes, une seule cuillerée à thé fera disparaître entièrement la dépression mentale et physique. C'est aussi un remède certain pour toute Fièvre, Dyspepsie, Torpeur du Foie, ayant une cause autre que l'intempérance.
Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bout.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 et 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.



Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les rousseurs, le masque et autres taches de la peau,

La **LOTION PERSIENNE** est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. Ce n'est pas une poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau.

Lorsque la peau est *brunie par le soleil*, la Lotion Persienne lui rend promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tous les matins à l'eau pour se laver.

La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en bouteilles de 50 cents. Méfiez-vous des contrefaçons.

S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.



La Chevelure, c'est la Santé !

Le **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

Le **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** est une lotion douce et rafraichissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

Le **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

AVIS AUX INTERESSES.

L'administration du *Canada Artistique* a conclu des arrangements avec deux des grandes maisons de publicité de Paris, et peut, dès maintenant, se procurer tous les ouvrages de musique et les nouveautés.

Les personnes qui désirent avoir des partitions d'opéra, des recueils de mélodies ou de la musique, peuvent le faire en s'adressant directement au *Canada Artistique*.

On est prié d'examiner la liste des morceaux publiés sur les pages 16 et 17 du numéro Prospectus. Ces morceaux seront expédiés *franco* sur réception du prix marqué.

A. FILIATREAU,

BOITE 324, P. O.

Instrumente de Musique en Cuivre

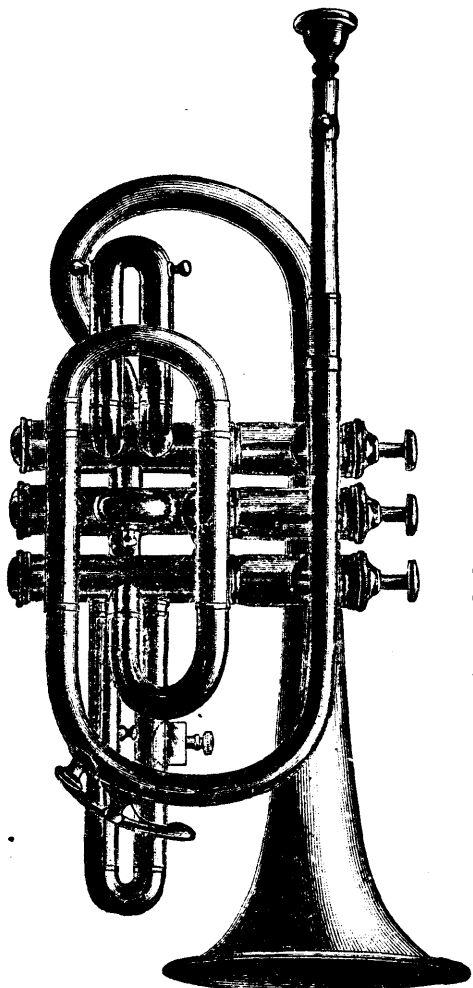
POUR FANFARES ET HARMONIES

VENDUS EN DETAIL AU PRIX DU GROS.

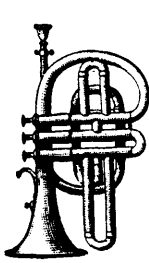
LAVIGNE & LAJOIE 1657 Rue Notre-Dame,

MONTREAL.

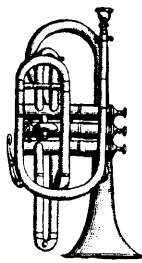
CORNETS A PISTONS (de manufacture française, de Paris.)



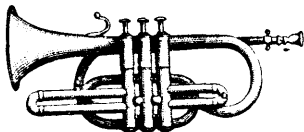
Bb Cornet, \$12.00.



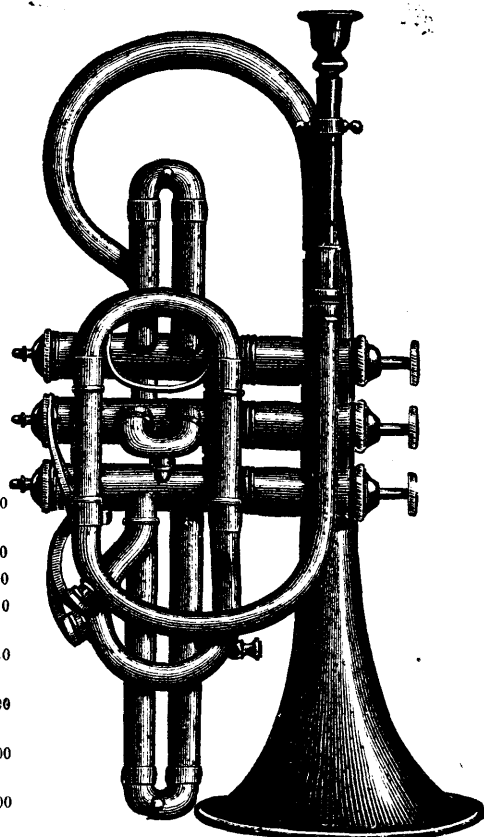
\$8



\$25

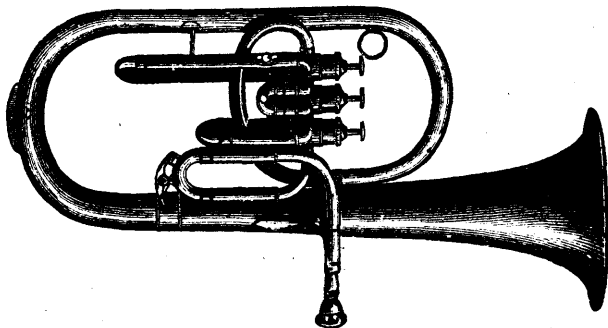


\$16



Cornet Bb, Model Courtois, \$35.

- Cornet Bb, à 3 trois pistons..... \$ 8 00
- Cornet C, avec un ton de rechange en Bb..... 8 00
- Cornet Bb, meilleur..... 10 00
- Cornet Bb, modèle Périnet..... 16 00
- Cornet Bb, modèle Courtois avec 2 clefs pour l'échappement de l'eau..... 25 00
- Cornet Bb, avec clef pour l'eau, modèle Besson (soigné)..... 25 00
- Cornet Bb, modèle Courtois (extra supérieur)..... 35 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) cuivre..... 20 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) nickelé..... 25 00
- Cornet Eb, de...\$10, \$12, \$15, \$20, \$25 et \$30



Alto Eb, Net, \$15 (avec une clef pour l'eau).

- Alto Eb, modèle de l'Alto ci-dessus, net..... \$15 00
- Tenor Bb, " " "..... 18 00
- Baryton Bb, " " "..... 18 00
- Basse Bb, " " "..... 22 00
- Contrebasse E, " " "..... 28 00

Instrumente de Musique Thibouville Iamy

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de..... \$8, \$10, \$16, \$18, \$20, \$25, \$30 et \$35 00
- Cornets Eb, de..... \$10, \$12, \$15, \$18, \$20, \$25 et \$30 00
- Contraltos Bb, de..... \$10, \$12, \$15, \$20 et \$25 00
- Altos Eb, de..... \$18, \$20 et \$25 00
- Tenors Bb, de..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Baryton Bb, de..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Basses Bb, de..... \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Contrebasses Eb, de..... \$30, \$35, \$40, \$50, et \$60 00
- Trombones Bb, de..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00

Instrumente de Musique de Henry Pourcelles

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de..... \$22, \$25, \$30, \$35 et \$50 00
- Cornets Eb, de..... \$22, \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contraltos Bb, de..... \$20, \$25 et \$ 0 00
- Alto Eb, de..... \$25 00
- Tenor Bb..... \$30 00
- Baryton Bb..... \$35 00
- Basse Bb..... \$ 0 00
- Contrebasse Eb..... \$18, \$60 et \$75 00
- Trombones Bb, de..... \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Trombones Bb, à coulisses, de..... \$16 et \$20 00